

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 73 (2009)  
**Heft:** 289-290

**Artikel:** La linguistique variationnelle et la perspective intralinguistique  
**Autor:** Völker, Harald  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-781680>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La linguistique variationnelle et la perspective intralinguistique

Les débats sur les choix et les méthodes de notre discipline sont souvent, à l'origine, des débats qui se déroulent dans des espaces de proximité, voire de connaissances personnelles. Pour la plupart, ils naissent dans une communauté de chercheurs spécialisés dans un même domaine et/ou provenant d'un même pays. Cela ne les rend pas moins vifs, mais il est en général difficile d'intéresser des chercheurs qui évoluent dans d'autres contextes à de tels débats. Nous souhaiterions prendre appui par la suite sur un débat né au sein de la romanistique allemande dont une partie des implications théoriques nous semble avoir une certaine portée pour notre discipline au niveau international.

Dans un article de 2002 discutant les fondements de la linguistique romane, Jürgen M. Meisel et Christoph Schwarze ont regretté que notre discipline exerce la plupart de ses activités dans le domaine de l'extralinguistique au détriment des « Kerngebiete », c'est-à-dire le noyau dur ou bien les domaines-clés de la linguistique que sont la phonologie, la morphologie, la syntaxe et la sémantique (voir Meisel / Schwarze 2002, 432). Pour illustrer leur constatation, ils ont calculé que parmi les 1866 cours de linguistique offerts par les instituts de romanistique en zone germanophone dans les semestres d'été 1999 et d'hiver 1999/2000 seulement 19% portaient sur ces domaines-clés (voir *ib.* 433).

Ce qui nous intéresse ici est le fait que les deux auteurs ne comptent pas la linguistique variationnelle parmi les domaines-clés de la linguistique, puisqu'aujourd'hui, toujours selon Meisel et Schwarze, au sein de la romanistique elle s'inscrit plutôt dans la sociologie (« sozialwissenschaftlich orientierte Varietätenlinguistik », *ib.* 431) que dans la linguistique, c'est-à-dire qu'elle s'occupe surtout de problèmes qui concernent l'ancrage des variétés dans leur contexte extralinguistique et non des faits (intra)linguistiques. Les auteurs interprètent cette orientation comme une conséquence tardive de la tradition idéaliste et spéculative défendue par Karl Vossler et ses disciples (voir *ib.* 427-431).

L'objectif du présent article n'est pas de discuter si la pratique de la recherche et de l'enseignement de la linguistique variationnelle confirme cette prépondérance des aspects sociologiques; personnellement, nous estimons que les auteurs ont raison, surtout en ce qui concerne l'enseignement. Nous n'avons pas non plus l'intention de participer à la discussion sur le profil de la romanistique en tant que discipline universitaire qui a précédé<sup>1</sup> et suivi<sup>2</sup> l'article de Meisel / Schwarze 2002 et qui concerne non exclusivement, mais principalement, les pays d'expression allemande. La question que nous aimerions nous poser dans cet article vise bien au contraire une dimension théorique: nous nous demanderons si, au niveau épistémologique, il est convenable de définir la linguistique variationnelle comme faisant partie du domaine extralinguistique<sup>3</sup>.

Le présent article abordera ce problème dans un premier temps au niveau des origines et des fondements théoriques de la linguistique variationnelle (section 1). Ensuite, il se focalisera sur la question de savoir dans quelles traditions s'inscrit la distinction entre perspective intralinguistique et perspective extralinguistique ou encore entre histoire interne et histoire externe des langues, et si la signification de cette division est toujours la même (section 2). Dans un troisième temps, nous étudierons de plus près la démarche méthodologique de la recherche variationnelle à travers trois exemples: les hypercorrections, le système bicasuel en ancien français et la négation avec *ne ... nient* en ancien français (section 3). En combinant les résultats de ces trois volets de réflexion, nous discuterons en conclusion l'apport de l'intralinguistique à l'approche variationnelle ainsi que la place épistémologique des phénomènes de variation entre l'intralinguistique et l'extralinguistique (section 4).

## 1. La linguistique variationnelle

Même si la linguistique variationnelle ne peut passer pour bien établie et reconnue que depuis les années quatre-vingt<sup>4</sup>, sa naissance date de plus de

---

<sup>1</sup> Voir par exemple Raible 1998 et Kramer 1999 ainsi que Holtus 2007 avec un résumé provisoire de ce débat.

<sup>2</sup> Voir entre autres les prises de position par Kramer 2004 et Lebsanft 2005 ainsi que la monographie récente de Holtus / Sánchez Miret 2008.

<sup>3</sup> Opinion qui n'est pas défendue explicitement par Meisel / Schwarze 2002, mais qui peut, le cas échéant, être déduite du fait que les deux auteurs ne comptent pas la linguistique variationnelle parmi les domaines-clés de la linguistique.

<sup>4</sup> Dans le *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)*, dont la conception a été mise au point en 1982 et 1983 (voir Holtus / Metzeltin / Schmitt 2005, 11), le concept de «linguistique des variétés» se voit non seulement appliqué au sein de maints articles, mais il est également pris en considération au niveau de la structure et de

trente ans plus tôt<sup>5</sup>. Si l'on remonte aux origines de la linguistique variationnelle, le premier chercheur généralement cité est le Norvégien Leiv Flydal<sup>6</sup> qui, dans une contribution pour la *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, a plaidé pour la distinction de « coexistences structurales régulières » (Flydal 1952, 255) au sein des langues. Le point de départ de ce plaidoyer a été un problème de variation syntaxique soulevé peu avant par Robert-Léon Wagner, à savoir en 1949 dans les *Mélanges Ernest Høpffner*<sup>7</sup>.

Une des sources théoriques, moins connue, de l'article fondateur de Flydal sont les idées que son collègue norvégien Hans Vogt avait publiées en 1947<sup>8</sup>. Celui-ci avait en effet esquissé l'idée des systèmes partiels (« delsystemer ») dans sa conférence inaugurale à Oslo le 4 novembre 1947. Partant de la cooccurrence fréquente dans l'usage de variantes comme *que je prisse* versus *que je prenne* ou comme la prononciation [lɛ] au lieu de [le] pour l'article défini au pluriel *les* il conclut que les variantes *que je prisse* et [lɛ] sont liées les unes aux

---

la conception de l'œuvre entière (voir les tables des matières de chacun des volumes de Holtus / Metzeltin / Schmitt 1988-2005). En revanche, la deuxième édition du *Lexikon der Germanistischen Linguistik (LGL)*, qui avait servi (partiellement) de modèle aux éditeurs du *LRL* (voir Holtus / Metzeltin / Schmitt 2005, 7) et qui a pour but de donner un aperçu de la linguistique germanique du début des années 1980 (voir Althaus / Henne / Wiegand <sup>2</sup>1980, vol. 1, V), ne mentionne le terme ni dans sa table des matières ni dans la plupart des articles susceptibles de travailler avec le concept (l'article de Objartel intitulé *Sprachstadium* – 'État de langue' – fait exception, voir Objartel <sup>2</sup>1980, 562 s.). La *Romanische Sprachgeschichte (RSG)*, conçue bien après, dans les années 1997/98, a comme objectif déclaré la mise en diachronie ('verticalisation') de la linguistique variationnelle (voir RSG 1, LXIX s.)

- <sup>5</sup> Une *Histoire de la linguistique variationnelle* reste encore à écrire. Holtus 1978, Holtus / Radtke 1983, 1986 et 1990, Albrecht 1986, Prüßmann-Zemmer 1990, Holtus 1992, Sobrero 1993, Thelen 1999, 7-28, Kabatek 2000a et 2000b, Ammon / Arnuzzo-Lanszweert 2001, Dufter / Stark 2002, Koch 2003, Völker 2003, 89-97, et Schrott / Völker 2005 nous informent sur l'origine et sur différents aspects épistémologiques de la linguistique variationnelle.
- <sup>6</sup> Leiv Flydal (1904-1983), professeur de français à la Norges Handelshøyskole de Bergen entre 1955 et 1963 et professeur de philologie romane à l'Université d'Oslo entre 1963 et 1971 (voir Hovdhaugen / Karlsson / Henriksen / Sigurd 2000, 455, ainsi que la page web *Vitenskapelig ansatte ved UiO 1813-1984 fakultetsvis*).
- <sup>7</sup> Wagner, Robert-Léon, 1949. « En marge d'un problème de syntaxe (L'ordre de phrase sujet + verbe) », in : *Mélanges de philologie romane et de littérature médiévale offerts à Ernest Høpffner, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honoraire de la faculté des lettres de Strasbourg, par ses élèves et ses amis*, Paris, Les Belles Lettres, 53-62. L'article porte en particulier sur la coexistence de phrases sans et avec sujet explicite dans une chronique française du 14<sup>e</sup> siècle.
- <sup>8</sup> Hans Vogt (1903-1986) détenait une chaire de philologie romane à l'Université d'Oslo entre 1946 et 1963, ceci malgré son intérêt principal pour les langues caucasiennes (voir la page web *Vitenskapelig ansatte ved UiO 1813-1984 fakultetsvis* ainsi que Hovdhaugen 2002, 5).

autres par une haute probabilité de cooccurrence et qu'elles font partie d'un style archaïsant :

Lydlige og leksikalske forhold kan lett parallelliseres med de morfologiske forhold jeg her har nevnt. Utalen [*sic*; H.V.] [*lɛ*] av den bestemte artikkel i flertal assosieres naturligere med det system hvor formen *je prisse* forekommer ved siden av *je prenne*, uttalen [*le*] naturligere med det system hvor formen *je prenne* er den generelle konjunktiv.

Denne analyse og oppstyking av systemet i flere delsystemer henger åpenbart sammen med det som i andre forbindelser kalles *stil* og *stilarter*. Der er alltid en rekke saksforhold som kan formuleres språklig på mange forskjellige måter. Når den talende velger en måte fremfor en annen, kan de motiver som bestemmer hans valg, være høyst varierende, det rene tilfelle kan spille inn, temperament, stemning, men en god del av motivene er mere sosialt betinget – hvilken gruppe den talende og den han taler med, hører til, den sosiale situasjon i sin alminnelighet, formålet med ytringen etc. [...]

Det delsystem hvor motsetningen *je prisse* – *je prenne* er et ledd, tilhører jo et eldre trinn i fransk språkutvikling, til en språkform hvor denne motsetning var alminnelig innen alle stilarter – uttalen [*lɛ*] for [*le*] er på samme måten en arkaisme hvis sikreste tilfluktssted idag er i den klassiske tragedie, fremført på Comédie Française (Vogt 1947, 297)<sup>9</sup>.

Ayant formulé, dans ce passage central de sa conférence inaugurale, l'idée des « delsystemer » d'une manière aussi claire et nette, Hans Vogt mériterait certainement d'être regardé, à l'instar de Leiv Flydal, comme un des pères fondateurs de la linguistique variationnelle.

<sup>9</sup> 'On peut facilement comparer des phénomènes phonétiques ou lexicaux avec les phénomènes morphologiques dont je viens de parler ici. La prononciation [*lɛ*] pour l'article défini au pluriel est associée de manière plus naturelle au système dans lequel la forme *je prisse* se trouve à côté de *je prenne*, la prononciation [*le*] est plus naturellement associée au système dans lequel *je prenne* est la seule forme du subjonctif.

Cette analyse et cette division du système en plusieurs sous-systèmes sont apparemment liées à ce qui dans d'autres contextes est appelé *style* ou *registre de langue*. Il existe toujours une série de faits qui peuvent être exprimés de manière très différente. Si le locuteur préfère une manière à une autre, les motifs qui déterminent ce choix peuvent être de nature très divergente; le pur hasard peut jouer un rôle, le tempérament, l'état d'âme, mais une grande partie des motifs est plutôt déterminée socialement – selon le groupe auquel le locuteur et l'allocutaire appartiennent, la situation sociale en général, l'objectif de l'énoncé etc. [...]

C'est que le sous-système dont fait partie l'alternative *je prisse* / *je prenne* appartient à une étape plus ancienne de l'évolution du français, à un état de langue dans lequel cette alternative était générale à tous les niveaux de styles; et, de la même façon, la prononciation [*lɛ*] pour [*le*] est un archaïsme, dont aujourd'hui le refuge le plus sûr est dans la tragédie classique représentée à la Comédie Française.' [notre traduction; nous tenons à remercier Elisabeth Berg, Lene Schøsler et Christian Seidl pour l'avoir vérifiée].

En effet, en enchaînant avec l'argumentation de son compatriote, Leiv Flydal a interprété la coexistence de variantes dans l'ordre des mots comme le résultat de « l'intégration momentanée à une structure donnée d'un système partiel antérieur » (Flydal 1952, 241). Tout en contredisant explicitement Ferdinand de Saussure, qui avait contesté la présence de la diachronie dans la conscience des sujets parlants<sup>10</sup>, il a constaté :

Selon nous il est normal que les sujets parlants se rendent parfois compte de l'ancienneté ou de la nouveauté des formes qui sont à leur disposition, et le choix qu'ils font entre ces formes s'explique parfois par la conscience qu'ont les sujets parlants de la succession dans le temps des systèmes linguistiques auxquels ces formes appartiennent. (Flydal 1952, 241 s.)

Pour désigner l'ensemble de ces sous-structures régulières au sein d'une langue, il a forgé la notion d'« architecture » de la langue :

Nous désignerons ci-après par le terme d'*extrastructuralismes*, qu'on pourrait qualifier au besoin d'*intraidiomatiques*, ces systèmes partiels occasionnellement et individuellement empruntés à d'autres structures du même idiome. [...] *Structure* et *extrastructuralismes* forment un ensemble que, en modifiant un peu une image empruntée à M. Hjelmslev (« charpente », [...]), nous appellerons ici l'*architecture d'ensemble de la langue* ou simplement l'*architecture de langue*, en entendant par *architecture* non pas la disposition architectonique des parties d'un tout, mais un tout systématique formé de parties solidaires, dont la solidarité réciproque est moins accusée que celle qui existe entre les différentes parties de la structure (Flydal 1952, 245)<sup>11</sup>.

<sup>10</sup> Voir Saussure<sup>5</sup> 1960, 117 : « La première chose qui frappe quand on étudie les faits de langue, c'est que pour le sujet parlant leur succession dans le temps est inexistante : il est devant un état. Aussi le linguiste qui veut comprendre cet état doit-il faire table rase de tout ce qui l'a produit et ignorer la diachronie. Il ne peut entrer dans la conscience des sujets parlants qu'en supprimant le passé. L'intervention de l'histoire ne peut que fausser son jugement ».

<sup>11</sup> Ce passage n'est pas anodin en ce qui concerne son interprétation. Nous proposons la suivante : en parlant d'« extrastructuralismes », Flydal sous-entend le niveau de la *parole*, c'est-à-dire qu'il parle d'éléments empruntés lors de l'acte de la *parole* à d'autres sous-systèmes/variétés que celui qui forme le registre de base de l'énoncé en question. En revanche, en proposant le terme d'« architecture », Flydal pense plutôt à quelque chose de systématique qui dépasse la *parole*. Voir également Flydal 1952, 257 : « La conception, si reposante pour l'esprit, que la langue serait un système dont aucune partie ne peut être changée ni remplacée sans répercussions sur toutes les autres parties du système d'ensemble, se trouve essentiellement élargie et assouplie si l'on admet que, dans la mesure où reste praticable aux membres de la communauté linguistique la voie qui donne passage à l'emprunt, à une autre structure de l'idiome, d'un système partiel donné, dans la même mesure cette voie fait partie du système d'ensemble que constitue ce que, dans le présent article, faute de mieux, nous avons appelé l'*architecture de langue*. » En tout cas, Hjelmslev, dans l'article cité par Flydal, a proposé *charpente (de la langue)* comme synonyme de *schéma / sprogbygning / Sprachbau / pattern* (voir Hjelmslev 1942, 43), ce qui signifie que Flydal a en effet

En dehors de l'axe temporel, Flydal a identifié deux autres axes autour desquels les régularités dans la variation se cristallisent : l'axe spatial et l'axe social<sup>12</sup>.

Peu de temps après Flydal – et probablement sans connaître son article de 1952<sup>13</sup> – Uriel Weinreich 1954 a introduit les notions de « variety » (p. 389) et de « diasystem »<sup>14</sup> (p. 390) dans un article faisant suite à sa thèse de doctorat sur le bilinguisme en Suisse<sup>15</sup> et par lequel il a cherché à réconcilier la dialectologie et le structuralisme dans une théorie cohérente :

In linguistics today the abyss between structural and dialectological studies appears greater than it ever was. [...] The controversy could be resolved only if the structuralists as well as the dialectologists found a reasoned place for the other discipline in their theory of language. [...] The present article is designed to suggest a few of the difficulties which should be ironed out if the theories of two very much disunited varieties of linguistics, structural and dialectological, are to be brought closer together (Weinreich 1954, 388)<sup>16</sup>.

Eugenio Coseriu a repris, unifié, modifié et surtout promu les instruments terminologiques proposés par Flydal et Weinreich en confirmant l'usage des termes *diasystème*, *diatopique* et *diastratique*, en écartant l'axe *diachronique* et en introduisant une dimension nouvelle qu'il a appelée *diaphasique* dont les sous-catégories consistent dans les différents niveaux de style (au sens rhétorique<sup>17</sup>).

---

modifié non seulement le signifiant (*architecture* au lieu de *charpente*), mais aussi le signifié ('ensemble des variétés' au lieu de 'schéma').

<sup>12</sup> Voir Flydal 1952, 251. Les termes *diatopique* (voir p. 248) et *diastratique* (voir p. 252) apparaissent certes dans cet article et peuvent donc également passer pour des inventions de Flydal (voir aussi Coseriu 1966, 199). De toute évidence, Flydal a développé les néologismes *diatopique* versus *syntopique* et *diastratique* versus *synstratique* comme des calques de la dichotomie saussurienne *diachronique* versus *synchronique* (voir Flydal 1952, 245, 251 et 252). Pourtant, il s'en sert encore très prudemment dans son article et parle beaucoup plus souvent de variation *temporelle*, *spatiale* et *sociale*.

<sup>13</sup> L'article de Flydal 1952 n'apparaît ni dans la bibliographie de Weinreich 1952, ni dans celle de Weinreich 1953, ni dans Weinreich 1954.

<sup>14</sup> Flydal (1952, 248) parle encore de « plan diastructural ».

<sup>15</sup> Weinreich, Uriel, 1952. *Research Problems in Bilingualism with Special Reference to Switzerland*, Columbia University. Cette thèse fut dirigée par André Martinet. Le livre a été publié un an plus tard sous forme condensée et avec une préface de la plume du directeur de thèse (voir Weinreich 1953).

<sup>16</sup> Voir aussi la postface d'André de Vincenz dans l'édition allemande de Weinreich 1953 (= Weinreich 1977, 239-281).

<sup>17</sup> Voir Coseriu 1966, surtout 198-203. La précision concernant le mot « style » s'impose puisque Flydal, dans son article de 1952, parle également de style, mais dans un sens large qui implique la diachronie, la diatopie et la diastratie.

En précisant la distinction entre code phonique/code graphique (purement physique) d'une part, et français parlé/français écrit (qui touche le niveau diastématique) d'autre part, Ludwig Söll (1974, sans d'ailleurs se référer directement aux réflexions de Flydal, Weinreich et Coseriu) a jeté les fondements d'une cinquième catégorie, qui plus tard sera appelée *variation diamésique*<sup>18</sup> et qui servira également de base pour le modèle « proximité versus distance » développé par Koch / Oesterreicher 1985<sup>19</sup>.

C'est dans le cadre de la description des variétés du français contemporain de Bodo Müller 1975 que tout l'éventail des cinq perspectives « *dia-* » a été appliqué pour la première fois à la recherche pratique, y inclus la dimension diachronique et la distinction entre français parlé et français écrit.

Les origines de la linguistique variationnelle remontent donc à la tension qui s'était produite entre la dialectologie et la stylistique d'une part, et le structuralisme, courant directeur des années cinquante, d'autre part. Bien que ce soit Uriel Weinreich, connu pour avoir été un des pères fondateurs de la sociolinguistique américaine, qui, dans son article de 1954, a très explicitement cherché à jeter un pont entre le structuralisme et la dialectologie, c'est plutôt au sein de la linguistique variationnelle et non au sein de la sociolinguistique américaine ni au sein de sa branche variationniste qu'on a poursuivi la piste du structuralisme.

Il est vrai que, tout comme la pragmatique linguistique et la sociolinguistique, la linguistique variationnelle est basée sur l'ouverture vers l'extralinguistique. Mais alors que la plupart des travaux en sociolinguistique et pragmatique visent en premier lieu à l'analyse du contexte social et du lien avec les objectifs communicationnels poursuivis par le locuteur, la linguistique variationnelle cherche à interpréter la variation comme faisant partie d'un (sous-) système linguistique, c'est-à-dire à identifier les régularités normatives<sup>20</sup> auxquelles elle est soumise.

<sup>18</sup> Voir Inhoffen 1992, 234, et Gleßgen 2007, 103; le terme est dû à Alberto Mioni (1983, 508).

<sup>19</sup> Bien que réticent envers le terme *diamésique*, Peter Koch et Wulf Oesterreicher ont également défendu à plusieurs reprises l'intégration d'une telle dimension variationnelle dans le cadre théorique et ont soutenu cette considération par la création de leur modèle de l'espace variationnel (voir Koch / Oesterreicher 1985, 1990 et 2001). D'autres collègues en revanche, comme p. ex. Albrecht 1986, 66, Kiesler 1995, Kabatek 2000b, Dufter / Stark 2002, Stark 2004 et Gleßgen 2007, 103, se sont exprimés contre l'identification d'une nouvelle dimension et ont plaidé ou en faveur de son inclusion à la dimension diaphasique ou bien en faveur d'une primordialité des aspects universaux qui dépassent le niveau des variétés historiques.

<sup>20</sup> Le terme se réfère ici aux effets de solidarité qui forment des sous-systèmes, non à la norme scolaire/prescriptive.



Citons le début de la conclusion de Flydal 1952 pour illustrer encore une fois dans quelle mesure la pensée du romaniste norvégien a tourné autour de la *structure* de la langue et moins autour des aspects extralinguistiques, et à quel point le *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure lui a servi de point de référence :

Tout parler étant localisable, avec les hommes dans l'esprit desquels il existe, dans le temps, dans l'espace et dans les divisions hiérarchiques et autres de la société, l'abstraction dénommée par Ferdinand de Saussure *état de langue* gagnerait à être désignée par un terme qui n'engage pas la pensée dans la seule perspective temporelle comme le fait trop volontiers celui que l'usage a consacré. Sur ce terme celui de *structure de langue* présente deux avantages : il se prête également bien à une délimitation dans chacune des trois perspectives, et il favorise une conception quantitative de certains faits de langue. Par *structure* nous entendons dans cet emploi non pas la disposition des parties qui forment un tout, mais un tout formé de phénomènes solidaires.

Le tout systématique qu'est la structure de langue se divise en systèmes partiels. Ces systèmes partiels sont les uns par rapport aux autres des coexistences temporelles qui sont en même temps des coexistences spatiales et sociales. Nous les nommons *coexistences structurales régulières* (Flydal 1952, 255)<sup>21</sup>.

Johannes Kabatek (2000 a, 219) parle « [...] de la *linguistique variationnelle* comme extension de la linguistique *structurale* [...] » pour caractériser l'intérêt envers les régularités et les structures qui, au-delà de la *parole*, regardent le système.

En effet, cet intérêt pour les aspects structuraux de la variation, qui se manifeste déjà dans la réflexion de Hans Vogt, restera constitutif pour la linguistique variationnelle, surtout en contraste avec le parcours de l'évolution de la sociolinguistique (américaine)<sup>22</sup>.

<sup>21</sup> Voir également Albrecht (1986, 70 s.) qui a aiguisé cet aspect en reprochant à la sociolinguistique bernsteinienne de mal interpréter la dichotomie *langue* versus *parole* et qui a mis en évidence que la perspective variationnelle dépasse le niveau de la *parole* : « Nicht wenige Autoren haben in völliger Verkennung der Problematik, die Saussures *langue-parole*-Dichotomie aufwirft, alle Phänomene der Variation, die innerhalb einer Einzelsprache auftreten, zu „Performanzerscheinungen“ erklärt – das gilt vor allem für die *codes* von Basil Bernstein. [Es] sei an dieser Stelle [...] bemerkt, daß man in den Unterschieden zwischen den verschiedenen „Varietäten“ einer Sprache keine Erscheinung der ‚Sprachverwendung‘, sondern durchaus Unterschiede der ‚Sprachsysteme‘ zu sehen hat ». Voir aussi Müller 1975, 5 et 34 s., ainsi que Prüßmann-Zemper 1990, 830 s.

<sup>22</sup> En l'occurrence nous tenons à faire ressortir que notre article se limite à commenter le rapport entre linguistique *variationnelle* et perspective interne – et que cette décision ne s'explique pas par une dévaluation quelconque de l'approche *variationniste*, mais plutôt par le désir de ne pas confondre deux approches qui se sont développées sans s'influencer mutuellement de manière décisive. Les différences

Terminons cette section sur une remarque finale concernant un lien entre Leiv Flydal et la glossématique qui, malgré le renvoi de Flydal à la page 245 de son article à Louis Hjelmslev, ne s'impose peut-être pas au premier abord. De nos jours, la théorie glossématique est connue pour son impétuosité aspirant à établir la linguistique comme une science exacte, basée sur une analyse et une terminologie formelles,<sup>23</sup> à l'allure mathématique<sup>24</sup>, ainsi que pour son interprétation du *schéma* (dan. *sprogbygning*; angl. *pattern*, allem. *Sprachbau*)<sup>25</sup>

entre linguistique variationnelle et linguistique variationniste se manifestent, malgré la convergence dans le choix du phénomène étudié, au moins à quatre niveaux : 1° au niveau de l'autodéfinition du courant par rapport aux autres courants linguistiques – la linguistique variationniste est censée selon ses protagonistes être l'un des domaines d'activités de la sociolinguistique (Auer 2000, 1, nomme comme domaines de la sociolinguistique, en dehors de (a) la linguistique variationniste, (b) l'émancipation linguistique de groupes sociaux, (c) les problèmes de diglossie/bilinguisme, (d) l'ethnographie de la communication et la communication interculturelle ; avec Dittmar<sup>2</sup> 2004, 705 s., on devrait ajouter (e) la sociologie des langues et la politique linguistique), alors que la linguistique variationnelle s'inscrit plutôt dans la tradition structuraliste ; 2° au niveau de l'intérêt conceptuel (« Erkenntnisinteresse ») et des méthodes – avec ses activités principales dans l'analyse quantitative du contexte social des variables linguistiques, la sociolinguistique se sert, en bonne partie, des méthodes développées par la sociologie (voir Labov<sup>2</sup> 2004 et Gadet 2003 a, 27), alors que le travail en linguistique variationnelle tourne plutôt autour de la description de l'architecture diasystématique ; 3° au niveau théorique – le point de départ théorique de la réflexion variationniste est la variation dans la *parole*, alors que la linguistique variationnelle aborde le problème de l'autre côté, c'est-à-dire d'une langue donnée qui se révèle ne pas être homogène (voir p. ex. Wandruszka 1982, 336) ; 4° et *last but not least* au niveau du manque d'échange scientifique entre les deux courants (voir Gadet 1996, 85, et 2003 b, 98).

<sup>23</sup> Voir Herslund 2001, 314 : « Cet ouvrage [Hjelmslev 1928 ; H.V.] souligne avec force la nécessité d'établir une théorie linguistique générale sur la base d'une étude formelle des catégories grammaticales, étude basée sur les relations contractées par les catégories, non pas sur leur contenu notionnel. »

<sup>24</sup> Voir Barth 1974, VII : « Mit dem Begriff 'Glossematik' wollte man sich sowohl von der traditionellen Linguistik als auch von verschiedenen Richtungen der neuen Linguistik abgrenzen, beispielsweise von der des Prager Kreises, gegen die man eine Reihe von Einwänden hatte. Vor allem wollte man mit dem neuen Terminus das eigene Ziel kennzeichnen: eine deduktive Sprachtheorie in der Form eines mathematischen Modells entwickeln ».

<sup>25</sup> Voir Hjelmslev 1942, 43 : « Nous proposerions comme traduction de ces termes : en anglais, *pattern* et *usage* ; en allemand, *Sprachbau* et *Sprachgebrauch* (ou *Usus*) ; en danois, *sprogbygning* et *sprogbrug* (*usus*), respectivement. En français il serait peut-être possible de se servir du terme *charpente* (*de la langue*) comme synonyme de *schéma* ». Il est à noter que le signifié de *schéma/sprogbygning/pattern/Sprachbau* n'est pas identique à celui de la *langue* saussurienne, mais n'en couvre qu'une partie. Selon Hjelmslev 1942, 32, la *langue* saussurienne est constituée de trois niveaux qui doivent être distingués, le *schéma* (la forme pure), la *norme* (la forme matérielle) et l'*usage* (l'ensemble des habitudes adoptées dans une société donnée). Notons égale-

comme un objet autonome et indépendant de la *parole*, de l'*usage* et de la *substance* (la matière première, non découpée)<sup>26</sup>.

Comme la variation linguistique n'est donc certainement pas le premier des phénomènes auxquels on penserait pour caractériser la 'linguistique dure' prônée par la glossématique, on est étonné de lire dans *The History of Linguistics in the Nordic Countries* de Hovdhaugen / Karlsson / Henriksen / Sigurd :

Some of the leading Norwegian linguists such as Hans Vogt [...] and Knut Bergsland [...] were attracted to glossematics for a time and used it as a theoretical basis for some of their own work, but they soon abandoned it and turned to American structuralism. Only Leiv Flydal [...] remained a true adherent of glossematics until his death (Hovdhaugen / Karlsson / Henriksen / Sigurd 2000, 357).

Comment cette caractérisation d'hjelmslevien irréductible va-t-elle de pair avec la linguistique variationnelle, l'élément dans l'œuvre de Leiv Flydal qui, grâce à Eugenio Coseriu, reste le plus étroitement associé au nom du chercheur norvégien au niveau international ? Une première réponse à cette question est qu'effectivement la plupart des publications de Flydal s'inscrivent explicitement dans la tradition hjelmslevienne, c'est-à-dire, que l'on trouve en effet 'beaucoup de Hjelmslev dans Flydal'<sup>27</sup>. Si toutefois pour Flydal 1952, l'article fondateur de la linguistique variationnelle, nous inversons la perspective pour chercher 'du Flydal dans Hjelmslev', un autre type de réponse se trouve dans *Sprogteoriens Grundlæggelse*. L'avant-dernier chapitre de ce livre porte sur un aspect de la pensée hjelmslevienne qui n'a certes pas été canonisé par la tradition glossématique comme un élément central<sup>28</sup>, mais qui anticipe<sup>29</sup> déjà une bonne partie de ce qu'on trouve plus tard dans Vogt 1947 et dans Flydal 1952 : la réflexion sur la connotation.

---

ment que dans l'acception hjelmslevienne l'*usage* ne correspond donc aucunement à la *parole* saussurienne, mais qu'elle constitue une sous-catégorie de ce que Saussure appelle la *langue*, tandis que la *parole* (ou bien l'*acte*) a plus ou moins la même signification que dans le *Cours de linguistique générale* (voir Hjelmslev 1942, 40 s.). Voir également Barth 1974, ix, qui explique le choix du signifiant *schéma* par l'intention d'éviter le terme *système*, qui, dans la terminologie de Hjelmslev, a une autre fonction.

<sup>26</sup> Voir Hjelmslev 1943, 68-73 et 90-101, 1968, 105-111 et 139-153, 1974, 76-80 et 100-110, ainsi que Dubois 1994, 223 s.

<sup>27</sup> Voir Herslund 2001, 317.

<sup>28</sup> Voir p. ex. Bartschat 1996, 110-128, Conrad <sup>2</sup>1988, 85, Herslund 2001 et Dubois 1994, 223 s.

<sup>29</sup> Et c'est dans ce sens que même la partie 'Flydal dans Hjelmslev' se révèle finalement être du 'Hjelmslev (peu connu) dans Flydal'. Voir également le commentaire que Lene Schøsler nous a fait parvenir à cet égard : « Pour moi, l'originalité et la valeur de Hjelmslev réside dans ses principes d'analyse. C'est cela qu'il prône sans cesse : la

Hjelmslev aborde le problème d'une manière bien originale (mais qui concorde parfaitement avec son approche strictement logique et avec sa renonciation à des *a priori* non formels), à savoir en se demandant comment un chercheur peut savoir devant quel type de langage il se trouve :

Quand il s'agit d'opposer un type de langage particulier à un autre, nous savons que la théorie prévoit de le calculer comme un type de structure possible. En revanche, nous n'avons pas encore considéré la manière dont le théoricien doit se comporter dans l'analyse du texte pour reconnaître et identifier comme tel un langage particulier. (Hjelmslev 1968, 156)

Il admet ensuite que rarement un texte appartient à un seul et même langage :

Quand nous avons établi la procédure d'analyse, nous avons admis tacitement que l'objet proposé était un texte appartenant à un certain type de langage et non à un mélange de deux ou plusieurs langages. Autrement dit, pour établir une situation-type simple, nous avons travaillé en supposant que le texte donné présente une homogénéité structurale, et que nous ne pouvons légitimement lui ajouter par catalyse qu'un seul système linguistique. Cette supposition ne résiste pourtant pas à l'examen. Au contraire, tout texte, s'il n'est pas trop réduit pour être une base suffisante de déduction du système généralisable à d'autres textes, contient d'habitude des dérivés qui reposent sur des systèmes différents. (Hjelmslev 1968, 156)

En appelant ces dérivés des « connotateurs », il enchaîne en précisant que les systèmes en question peuvent être des :

- [...] 1. *styles*: vers, prose ou divers mélanges de ces deux types ;  
 2. *espèces de styles*: style créateur ou style imitatif, dit style normal ; style à la fois créateur et imitatif, appelé archaïsant ;  
 3. *niveaux de style*: style élevé et style vulgaire ; et un style neutre qui n'est ni l'un ni l'autre ;  
 4. *genres de styles*: parole, écriture, gestes, code, etc. ;  
 5. *tonalités* ;  
 6. *idiomes*, parmi lesquels on doit distinguer :  
 a) divers *types vernaculaires*: langage commun, langages appartenant à divers groupes sociaux et professionnels ;  
 b) diverses *langues nationales* ;

---

rigueur de l'analyse et comment il faut procéder. Ce qu'il propose dans ces passages, c'est comment procéder à une analyse systématique de la variation. Mais ailleurs, il se limite à présenter un seul niveau de langue, comme s'il n'en existait qu'un seul. Je pense que c'est pour faciliter la présentation des principes d'analyse qui constituent son plus grand intérêt. L'opposition entre Flydal et Hjelmslev est ainsi – je pense – moins grande que ce qu'on prétend en général. Leurs points d'intérêt diffèrent » (Lene Schøsler dans un message électronique du 8 juin 2009).

- c) divers *langages régionaux*: langage courant, dialecte, patois, etc. ;  
 d) diverses *physionomies*, en ce qui concerne l'expression: « organes » et « voix ». (Hjelmslev 1968, 156 s.)<sup>30</sup>

Dans la suite de ce chapitre, Hjelmslev interprète ces systèmes comme des signes complexes avec pour signifiant (au singulier) l'ensemble des connotateurs solidaires les uns avec les autres (c'est-à-dire des éléments et traits typiques de la langue ou de la variété en question) et pour signifié (de même au singulier) les connotations (stylistiques, régionales, sociales, etc.)<sup>31</sup>. Nous allons revenir sur cette interprétation hjelmslevienne de la variation dans la section conclusive de notre article.

## 2. La distinction entre perspective intralinguistique et perspective extralinguistique

La distinction entre les perspectives interne et externe dans l'étude des langues a été thématifiée dans le cadre de différents courants et dans l'œuvre de plusieurs linguistes. Celles qui aujourd'hui déploient certainement le plus grand impact scientifique sont les dichotomies *E-language* versus *I-language* dont l'auteur est Noam Chomsky et *linguistique interne* versus *linguistique externe* qui remonte à Ferdinand de Saussure.

### 2.1. I-language versus E-language (Chomsky)

C'est dans *Knowledge of Language* (Chomsky 1986) que cette dichotomie a été développée le plus explicitement. Cherchant à caractériser la notion de grammaire dans des courants linguistiques antérieurs Chomsky constate que :

Structural and descriptive linguistics, behavioral psychology, and other contemporary approaches tended to view a language as a collection of actions, or utterances, or linguistic forms (words, sentences) paired with meanings, or as a system of linguistic forms or events (Chomsky 1986, 19).

Chomsky appelle cet 'ensemble d'actions, d'énoncés et de formes linguistiques' *externalized language* ou bien *E-language* :

Let us refer to such technical concepts as instances of « externalized language » (E-language), in the sense that the construct is understood independently of the properties of the mind/brain. Under the same rubric we may include the notion of

<sup>30</sup> En traduisant *nationalsprog* par 'langue nationale', mais *lokalsprog* par 'langage régional' (au lieu de 'langue régionale / langue locale'), la traduction française modifie un détail de cette liste par rapport à la version originale (voir Hjelmslev 1943, 102).

<sup>31</sup> Voir Hjelmslev 1968, 160.

language as a collection (or system) of actions or behaviors of some sort. From a point of view such as this, a grammar is a collection of descriptive statements concerning the E-language, the actual or potential speech events (perhaps along with some account of their context of use or semantic content). In technical terms, the grammar may be regarded as a function that enumerates the elements of the E-language (Chomsky 1986, 20).

En se référant à Otto Jespersen, Chomsky oppose cette vision de la grammaire à la notion centrale de son livre, celle de *knowledge* ('connaissance'), c'est-à-dire à ce qu'une personne sait (implicitement) quand elle maîtrise une langue<sup>32</sup>. C'est ce dernier qu'il appelle *internalized language* ou bien *I-language* :

A rather different approach was taken, for example, by Otto Jespersen, who held that there is some « notion of structure » in the mind of the speaker « which is definite enough to guide him in framing sentences of his own », in particular « free expressions » that may be new to the speaker and to others. Let us refer to this « notion of structure » as an « internalized language » (I-language). The I-language, then, is some element of the mind of the person who knows the language, acquired by the learner, and used by the speaker-hearer (Chomsky 1986, 21 s.)<sup>33</sup>.

La différence entre *internalized language* et *externalized language* est donc celle entre ce qui se passe à l'intérieur du (module linguistique du) système cognitif et les produits qui ont quitté (ce module de) la cognition (« the system of knowledge that enters into behavior » versus « behavior and its products », Chomsky 1986, 28). C'est un fait bien connu que Chomsky ne se contente pas de faire seulement cette distinction, mais qu'il propose en même temps de se concentrer, dans le cadre de la grammaire générative, sur l'étude de l'*I-language* au détriment du travail sur l'*E-language* :

<sup>32</sup> Voir Chomsky 1986, 24.

<sup>33</sup> Noam Chomsky ne cite malheureusement pas la page de sa source, mais l'origine est sans équivoque. Il s'agit d'un passage dans lequel Jespersen propose de distinguer « Expressions figées et expressions libres » (14 ss. ; nous citons ici la traduction française de 1992). Les expressions libres sont définies par Jespersen « [...] comme des expressions créées spontanément et suivant un certain type grammatical dont l'existence dans le subconscient du sujet parlant a sa source dans toutes les phrases possédant une ou plusieurs caractéristiques communes que ce sujet a eu l'occasion d'entendre » (16). C'est dans ce contexte qu'apparaît la phrase dont Chomsky cite une partie – et qui dit en entier : « On n'enseigne pas à un enfant très jeune la règle selon laquelle il faut placer le sujet en tête, ou celle qui veut que l'objet indirect précède l'objet direct ; et pourtant, sans qu'il soit rien enseigné de la grammaire, il abstrait, à partir des innombrables phrases qu'il a entendues et comprises, une certaine *idée de leur structure, idée assez précise pour lui permettre de construire ses propres phrases*, bien qu'il soit difficile ou même impossible d'exprimer cette idée si ce n'est à l'aide de termes techniques comme < sujet >, < verbe >, etc. » (15 s. ; les mots cités par Chomsky 1986 ont été mis en italiques par nous).

In Chapter 1, we saw that the study of generative grammar shifted the focus of attention from actual or potential behavior and the products of behavior to the system of knowledge that underlies the use and understanding of language, and more deeply, to the innate endowment that makes it possible for humans to attain such knowledge. The shift in focus was from the study of E-language to the study of I-language, from the study of language regarded as an externalized object to the study of the system of knowledge of language attained and internally represented in the mind/brain. A generative grammar is not a set of statements about externalized objects constructed in some manner. Rather, it purports to depict exactly what one knows when one knows a language (Chomsky 1986, 24).

L'argument principal qu'il avance en faveur de cette concentration de la grammaire générative sur l'*I-language* est que contrairement à celle-ci, l'*E-language* n'est guère limitable comme objet de recherche :

E-languages are not given, but are derivative, more remote from data and from mechanisms than I-languages and the grammars that are theories of I-languages; the choice of E-language therefore raises a host of new and additional problems beyond those connected with grammar and I-language. Whether it is worthwhile addressing or attempting to solve these problems is not at all clear, because the concept of E-language, however construed, appears to have no significance (Chomsky 1986, 31).

## 2.2. *Linguistique interne versus linguistique externe (Saussure)*

À côté de la distinction de Chomsky entre *E-language* et *I-language*, la dichotomie *linguistique externe* versus *linguistique interne*, qui remonte à Ferdinand de Saussure, n'a jamais cessé de jouer un rôle important dans la modélisation des langues et du langage humain. Saussure s'explique sur cette dichotomie de manière explicite dans le chapitre V de son introduction au *Cours de linguistique générale* intitulé *Éléments internes et éléments externes de la langue*. Il caractérise d'abord la linguistique externe en énumérant quatre domaines comme en faisant partie :

Ce sont d'abord tous les points par lesquels la linguistique touche à l'ethnologie, toutes les relations qui peuvent exister entre l'histoire d'une langue et celle d'une race ou d'une civilisation. [...] En second lieu, il faut mentionner les relations existant entre la langue et l'histoire politique. De grands faits historiques comme la conquête romaine, ont eu une portée incalculable pour une foule de faits linguistiques. [...] La politique intérieure n'est pas moins importante pour la vie des langues : certains gouvernements, comme la Suisse, admettent la coexistence de plusieurs idiomes ; d'autres, comme la France, aspirent à l'unité linguistique. [...] Ceci nous amène à un troisième point : les rapports de la langue avec des institutions de toute sorte, l'Église, l'école, etc. [...] Enfin tout ce qui se rapporte à l'extension géographique des langues et au fractionnement dialectal relève de la linguistique externe (Saussure<sup>5</sup> 1960, 40 s.).

Pour définir la linguistique interne, Saussure recourt à l'exemple, souvent cité, du jeu d'échecs :

Si je remplace des pièces de bois par des pièces d'ivoire, le changement est indifférent pour le système : mais si je diminue ou augmente le nombre des pièces, ce changement-là atteint profondément la « grammaire » du jeu. [...] Ainsi dans chaque cas on posera la question de la nature du phénomène, et pour la résoudre on observera cette règle : est interne tout ce qui change le système à un degré quelconque (Saussure <sup>5</sup>1960, 43).

Cette dichotomie de Ferdinand de Saussure est très intuitive par la force des exemples, mais elle n'en est malheureusement pas moins opaque au niveau définitionnel, car Saussure ne nous fournit pas une définition de ce qu'il appelle la linguistique externe, mais seulement une énumération de quelques domaines dont elle s'occupe – et qui, d'ailleurs, se superposent (comme c'est le cas pour l'histoire politique et l'extension géographique)<sup>34</sup>, c'est-à-dire qui ne permettent pas d'embrasser la signification dans sa totalité. Du côté de la linguistique interne, la précision n'est pas plus convaincante au premier abord, parce qu'en renvoyant à un autre élément de sa terminologie spécifique – « système » – Saussure ne s'exprime pas explicitement sur les limites exactes de l'interne.

C'est par l'emploi comme synonymes des mots *langue* et *système* à travers les passages du *Cours de linguistique générale* dans lesquels il est question de la linguistique interne<sup>35</sup> que Saussure nous signale de manière implicite où situer la limite entre l'interne et l'externe : pour Saussure, la distinction entre *langue* et *parole* revient à la distinction entre le côté exécutif du langage dont l'individu est le maître (parole) et le dépôt du système qui dépasse l'individu :

Mais pour bien comprendre ce rôle, il faut sortir de l'acte individuel, qui n'est que l'embryon du langage, et aborder le fait social. Entre tous les individus ainsi reliés par le langage, il s'établira une sorte de moyenne : tous reproduiront, – non exactement sans doute, mais approximativement – les mêmes signes unis aux mêmes concepts. Quelle est l'origine de cette cristallisation sociale ? [...] C'est par le fonctionnement des facultés réceptive et coordinative que se forment chez les sujets parlants des empreintes qui arrivent à être sensiblement les mêmes chez tous. Comment faut-il se représenter ce produit social pour que la langue apparaisse parfaitement dégagée du reste [= de la parole ; H.V.] ? Si nous pouvions embrasser la somme des images verbales emmagasinées chez tous les individus, nous toucherions le lien social qui constitue la langue. C'est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté, un système grammatical existant virtuelle-

<sup>34</sup> Les exemples donnés par Saussure pour illustrer l'impact de l'histoire politique, de la conquête romaine et de la colonisation, font également partie du domaine de l'extension géographique.

<sup>35</sup> Par exemple à la p. 29 : « [...] l'organisation de la langue en tant que système [...] ».



ment dans chaque cerveau, ou plus exactement dans les cerveaux d'un ensemble d'individus ; car la langue n'est complète dans aucun, elle n'existe parfaitement que dans la masse (Saussure <sup>5</sup> 1960, 29 s.).

Contrairement à Noam Chomsky, Ferdinand de Saussure n'exclut pas aussi explicitement la linguistique externe de la portée de son intérêt. Toutefois, les deux sont d'accord sur la constatation que la linguistique externe n'est pas indispensable pour faire de la linguistique interne :

Notre définition de la langue suppose que nous en écartons tout ce qui est étranger à son organisme, à son système, en un mot tout ce qu'on désigne par le terme de « linguistique externe ». Cette linguistique-là s'occupe pourtant de choses importantes [...]. Nous pensons que l'étude des phénomènes linguistiques externes est très fructueuse ; mais il est faux de dire que sans eux on ne puisse connaître l'organisme linguistique interne (Saussure <sup>5</sup> 1960, 40, 42).

### 2.3. *Linguistique interne = linguistique de l'I-language ?*

Si nous acceptons que Ferdinand de Saussure, dans sa définition de la linguistique interne, renvoie à *langue* quand il se sert du mot *système*, il en résulte une différence importante entre l'*I-language* de Chomsky et l'interne de Saussure : tandis que l'*I-language* est une entité strictement individuelle qui ne dépasse en aucune manière le cerveau d'un seul être humain, la *langue* saussurienne, dont s'occupe la linguistique interne, est un système qui dans sa totalité dépasse le cerveau d'un individu et pour lequel le stockage décentralisé est caractéristique, voire constitutif. Dans une perspective saussurienne, il convient donc de réintégrer dans le champ de la linguistique interne tout ce qui concerne directement les éléments et les régularités de ce système stocké de manière complexe et décentralisée à travers une multitude de « serveurs », qui, tout comme dans un réseau informatique, forment dans leur totalité une entité émergente en fonction des liens qui les relie et dont la nature resterait à décrire (mais qui doit forcément être sociale)<sup>36</sup>.

Contrairement à cette perception saussurienne de l'interne, la définition chomskienne d'*I-language* (ou bien de *compétence*)<sup>37</sup> est beaucoup plus res-

<sup>36</sup> La métaphore n'est pas choisie au hasard, puisqu'on peut en effet se demander si ce système de stockage et de distribution d'informations ébauché par Saussure pour caractériser sa conception de *langue* n'anticipe pas les principes fondamentaux du world wide web (pour la réflexion sur l'histoire de l'internet, voir p. ex. Raible 2006, 23-43 ; Völker 2005 et Völker sous presse abordent le sujet en partant de la théorie de l'hypertexte).

<sup>37</sup> *I-language* correspond plus ou moins, mais pas entièrement, à *compétence*. Nous ne discuterons pas ici les rapports entre les deux dichotomies *compétence* versus *performance* et *I-language* versus *E-language* dans l'œuvre de Chomsky. Ce qui est

trictive, et par conséquent plus claire, dans la délimitation de son signifié. Mais cette restrictivité a un « prix » qui est à payer de l'autre côté de l'antagonisme. Dans la conception dialectique (non graduelle, mais contradictoire) de la dichotomie *I-language* versus *E-language*, ce dernier emprunte le caractère d'une catégorie « poubelle » : tout ce qui n'appartient pas à l'*I-language* au sens strict se retrouve situé du côté de l'*E-language*.

Chez Saussure, le problème se présente de manière inverse, au moins pour ce qui est de la dichotomie *langue* versus *parole*. Comme dans sa spatialité et sa temporalité l'exécution de la *parole* peut être délimitée de manière claire et nette, c'est bien de ce côté-ci que l'univocité définitoire est grande.

Malheureusement ceci n'engendre pas automatiquement de l'univocité au niveau du terme de la *linguistique externe*. Car même si Saussure est assez clair sur le lien entre *langue*, *système* et *linguistique interne* dans le sens d'équation '*linguistique interne* = la linguistique du système/de la *langue*', le *Cours de linguistique générale* n'explicite pas une équivalence pareille pour *parole* et *linguistique externe*. On est tenté de déduire de l'architecture terminologique du *Cours de linguistique générale* que la linguistique externe peut se traduire dans une linguistique de la parole, mais les exemples donnés par Saussure pour caractériser la linguistique externe dépassent de loin la définition de la parole en tant que réalisation concrète et unique de la langue par un individu<sup>38</sup>.

D'une part, cette inconsistance s'explique certainement par le fait malheureux que Ferdinand de Saussure n'a pas pu réaliser son projet – annoncé aux auditeurs de son troisième cours à l'université de Genève – de cours ultérieurs qui devaient concrétiser une linguistique de la parole<sup>39</sup>. Saussure aurait certainement précisé sa conception de la linguistique externe au moment où il aurait délimité la linguistique de la parole.

D'autre part, cette lacune définitoire peut également avoir pour origine une des sources probables de la dichotomie *externe* versus *interne*, à savoir la

---

pourtant intéressant dans notre contexte est que Chomsky est assez contradictoire dans ses prises de position envers le statut de la dichotomie *langue* versus *parole* par rapport à ses deux dichotomies mentionnées ci-dessus (voir Harris<sup>2</sup> 2003, 152-170).

<sup>38</sup> Voir les exemples dans Saussure<sup>5</sup> 1960, 40 s., cités ci-dessus.

<sup>39</sup> Voir Bally / Sechehaye 1960, 10 : « L'absence d'une <linguistique de la parole> est plus sensible. Promise aux éditeurs du troisième cours, cette étude aurait eu sans doute une place d'honneur dans les suivants ; on sait trop pourquoi cette promesse n'a pu être tenue. Nous nous sommes bornés à recueillir et à mettre en leur place naturelle les indications fugitives de ce programme à peine esquissé ; nous ne pouvions aller au delà ».

*Sprachwissenschaft* de Georg von der Gabelentz<sup>40</sup>. Gabelentz propose dans son « Livre troisième » de sa *Sprachwissenschaft* intitulé « Die genealogisch-historische Sprachforschung » (‘La linguistique généalogique et historique’) une distinction entre « äusserer Sprachgeschichte » (‘histoire externe de la langue’) et « innerer Sprachgeschichte » (‘histoire interne de la langue’):

Wir werden, um Missverständnisse zu vermeiden, gut thun, zwischen äusserer und innerer Sprachgeschichte zu unterscheiden. Die äussere Geschichte einer Sprache ist die Geschichte ihrer räumlichen und zeitlichen Verbreitung, ihrer Verzweigungen und etwaigen Mischungen (Genealogie). Die innere Sprachgeschichte erzählt und sucht zu erklären, wie sich die Sprache in Rücksicht auf Stoff und Form allmählich verändert hat (Gabelentz 1901, 141 s.).

Au premier abord, cette définition ne se distingue guère de la dichotomie saussurienne. On est cependant étonné de voir que dans son chapitre sur la *äussere Sprachgeschichte* Gabelentz s’exprime non seulement sur l’impact de la géographie, de l’anthropologie et de la culture, mais aussi sur le développement du système aux niveaux phonétique, morphosyntaxique et lexicologique par rapport au développement du système d’autres langues, donc sur des phénomènes qui de nos jours passeraient certainement pour des phénomènes internes.

Pour comprendre cet écart il faut voir que le point de départ argumentatif de Gabelentz n’est ni le langage ni la linguistique en général, mais exclusivement ce qu’il appelle une « Einzelsprache », une langue particulière. C’est précisément dans cette perspective que Gabelentz distingue le regard dirigé vers le développement du système d’une langue précise (regard limité par les confins de cette langue ; « innere Sprachgeschichte ») du regard dirigé vers le rapport avec d’autres langues qui ont croisé, avoisiné, affronté ou bien ‘quitté’ la langue en question en thématissant le cours historique et les conséquences de ces contacts avec d’autres systèmes (« äussere Sprachgeschichte »)<sup>41</sup>.

Notons, pour terminer cette section, que la distinction entre *histoire interne* et *histoire externe*, telle qu’elle s’est établie dans l’historiographie des langues au plus tard avec la réalisation de l’*Histoire de la langue française* de Ferdinand Brunot<sup>42</sup>, date également de la période pré-saussurienne. Bien qu’elle soit un outil de travail très répandu parmi les linguistes diachroniciens, qui ne manque certainement pas de valeur pratique, elle ne peut pas servir de

<sup>40</sup> Voir Coseriu 1969, 23.

<sup>41</sup> Il s’agit donc d’une opposition du type *intra muros* (ce qui regarde l’évolution d’une langue donnée en tant qu’entité limitable, en tant que système autonome) versus *extra muros* (ce qui regarde le caractère et les conséquences des rapports et des contacts avec les autres langues).

<sup>42</sup> Voir Blumenthal 2003, 40.

base pour discuter la position de la linguistique variationnelle entre l'externe et l'interne.

Son manque de théorisation qui se manifeste de manière sensible dans le caractère flou de la délimitation entre *externe* et *interne*<sup>43</sup> nous confronterait à d'énormes problèmes de critères. La 'définition' offerte par Ferdinand Brunot dans sa préface ne dépasse guère le niveau impressionniste :

L'histoire du français, ce sera donc d'une part l'histoire du développement qui, de la langue du légionnaire, du colon ou de l'esclave romain, a fait la langue parlée aujourd'hui par un faubourien, un « banlieusard », ou écrite par un académicien. Nous appellerons cette histoire-là l'histoire interne.

L'histoire de la langue française, ce sera d'autre part l'histoire de tous les succès et de tous les revers de cette langue, de son extension en dehors de ses limites originales – si on peut les fixer. Nous appellerons cette partie l'histoire externe (Brunot 1905, v).

Même si le programme d'une histoire de la langue française, développé par Gaston Paris à l'occasion d'un compte rendu de la première version de l'*Histoire* de Brunot, est plus précis dans la distinction de l'histoire interne de l'histoire externe,<sup>44</sup> il est toutefois focalisé de manière très explicite sur les faits de la langue française et ne permet pas non plus d'en déduire un modèle théorique sans ambiguïtés au delà de ces faits.

C'est pour cette raison que seulement la dichotomie de Noam Chomsky entre *I-language* et *E-language* ainsi que celle de Ferdinand de Saussure entre *linguistique interne* et *linguistique externe* (qui, malgré l'insécurité définitoire autour du terme de *linguistique externe* nous offre au moins une précision suffisante dans la délimitation de *langue, parole* et *linguistique interne*) seront les bases théoriques de la réflexion suivante sur le statut de la linguistique variationnelle entre l'« externe » et l'« interne ».

### 3. L'analyse variationnelle et les deux perspectives

Or, comment ces niveaux interne et externe se manifestent-ils dans le travail pratique en linguistique variationnelle ? Pour aborder cette question, nous avons choisi une série d'interrogations concernant l'ancien français, qui nous ont déjà occupé dans le passé, mais que nous croyons pouvoir interpréter de manière plus poussée dans le cadre du raisonnement théorique exposé dans les premières parties de cet article. Il s'agit des trois domaines suivants : les hypercorrections, le système bicasuel et la négation.

<sup>43</sup> Voir Blumenthal 2003, 42.

<sup>44</sup> Voir Berschin 2001, 628.

### 3.1. *Les hypercorrections dans la scripta documentaire du 13<sup>e</sup> siècle*

Les formes hypercorrectes attestées dans la scripta documentaire du Moyen-Âge ont joué un rôle important lors du détachement de la scriptologie de la dialectologie historique par Louis Rémacle 1948. Un de ses collègues wallons, Jules Feller, avait constaté que les manuscrits wallons ne représentaient pas les anciens dialectes wallons en argumentant que les « [...] vieux auteurs sont des échos et non des représentants des dialectes. Il faut s'évertuer à distribuer leur langage en ancien français réel, en faux français fabriqué par analogie, en picard ou wallon réel » (Feller 1931, 66). Pour illustrer ce qu'il entendait par « faux français fabriqué par analogie », il concrétisait ainsi :

Les scribes déversent à foison, du XII<sup>e</sup> siècle au XVII<sup>e</sup>, [...] des formes comme *englieze* (église), *renpentir*, *enliet* (élu), *je enly* ma sépulture, *enstable* (estable, lat. stabilem), *enskevyn* (échevin), *ensteir* (ester), *ensprise* (w. *èsprise*), *l'enwangeliste*, *enwel* et *enguez* (aequalem), *enwellement* (également), *larenchin* (larcin) (Feller 1931, 88).

Feller explique ces attestations par le contact de deux variétés co-présentes au sein de la conscience linguistique d'un locuteur/scribe ainsi que par l'évaluation inégale de ces variétés et de leur prestige :

On donne cet *en* comme un trait d'orthographe dialectale, ou, plus imprudemment, comme un trait de prononciation dialectale. Or, il est facile de prouver que cet *en* n'est ni wallon ni français : ce n'est que le produit misérable d'une francisation trop zélée. Comme le préfixe *en* (de *in*, *inde*) se réduit à *è* devant consonne, on rétablit *en* pour atteindre la forme française : *èdwèrmi* – endormir, *ètinde* – entendre, *èvoler* – envoler, *ètîr* – entier, *èfant* – enfant. Par malheur, machinalement, l'habitude s'étend à d'autres *è* qui ne répondent plus à *en* français (Feller 1931, 88).

En termes théoriques, on pourrait appeler ces hypercorrections des erreurs volontaires par analogie – mais cette analogie est soumise à des conditions spécifiques. Pour préciser ces conditions spécifiques, analysons de plus près trois exemples d'hypercorrections puisés dans le corpus de chartes luxembourgeoises du 13<sup>e</sup> siècle Holtus / Overbeck / Völker 2003 et confrontons-les ensuite à un autre type d'analogie<sup>45</sup> :

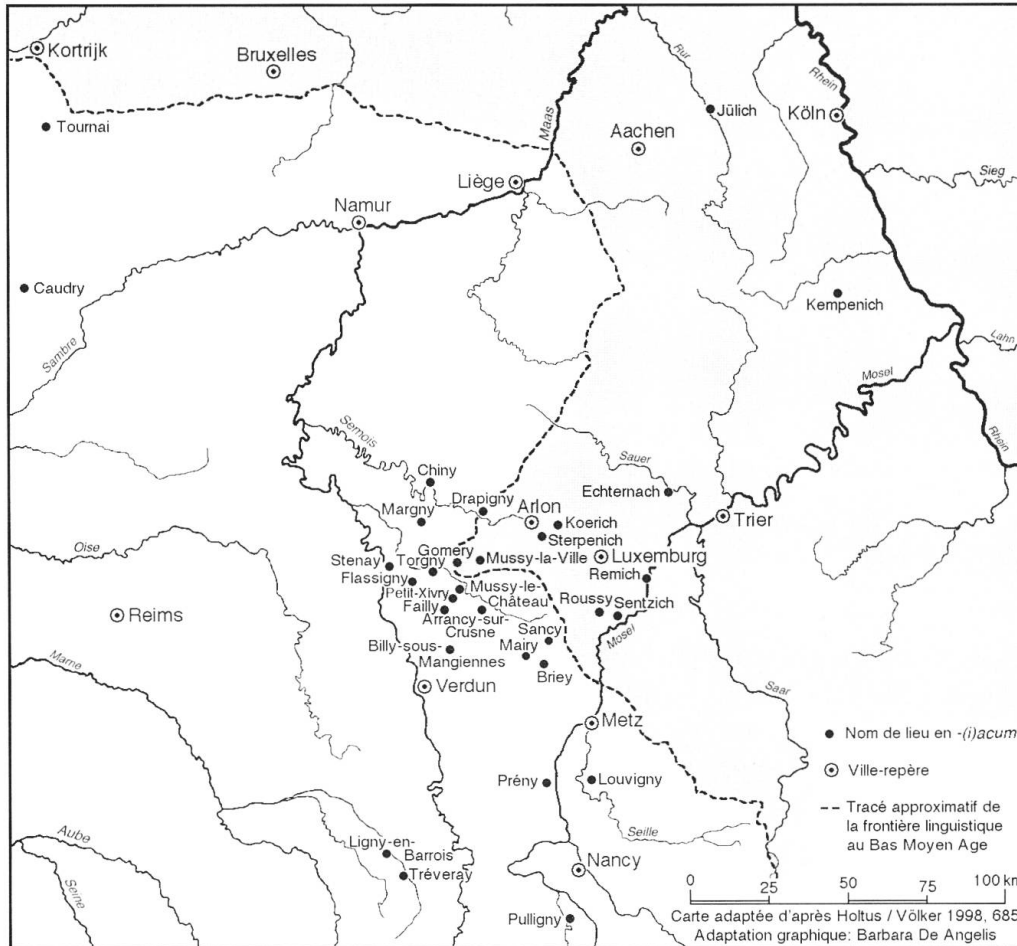
#### (1) **Ramur** (toponyme, Grand-Duché de Luxembourg)

Particularité : Graphie <-r> pour [-χ]

Attestation dans le corpus : *Et dix ames a Ramur dou vin de nois vignnes de p(re)meirs (et) des millors vins que nos auerons en dessus dis Lieus (...)* (wIV171<sup>46</sup>,

<sup>45</sup> La discussion des exemples reprend des aspects traités dans l'article de Holtus / Körner / Völker 2001, qui est voué au problème de l'analogie.

<sup>46</sup> Les sigles de chartes se réfèrent à l'édition Holtus / Overbeck / Völker 2003. Il s'agit



Carte 1 – Situation de Remich, Sterpenich et Koerich ainsi que d'autres lieux en *-(i)acum*

1270 avril 7, le comte et la comtesse de Luxembourg au couvent de Clairefontaine et à tous)

Forme moderne du toponyme : *Remich* (Grand-Duché de Luxembourg)

Étymon : \*RAMIACUM (voir Buchmüller-Pfaff 1990, 408)

Interprétation de la particularité: Monika Buchmüller-Pfaff (1990, 408) ne donne pas d'attestations en *-r* pour *Remich*, nom d'une commune située sur la Moselle entre Metz et Trier (Trèves) à l'est et non loin de la frontière linguistique entre le français et l'allemand (voir carte 1 ci-dessus).

là d'une édition diplomatique. Dans les exemples cités ici, les accents et la distinction entre <s> et <ß> ne seront pas rendus.

Dans les chartes du corpus Holtus / Overbeck / Völker 2003, toutes les attestations des toponymes en  $[-\chi]/[-x] < \text{lat. } -(i)\text{ACUM}$  sont écrites ou avec  $\langle -ch \rangle$  ou bien avec  $\langle -h \rangle$  (ce qui représente le développement phonétique régulier de  $-(i)\text{ACUM}$  dans les variétés d'allemand) ou encore avec une graphie exonymique correspondant au développement phonétique régulier de  $-(i)\text{ACUM}$  dans les variétés de français, comme p. ex.  $\langle -ey \rangle$ ,  $\langle -ej \rangle$ ,  $\langle -y \rangle$  etc. :

- pour Sterpenich (Belgique, Province de Luxembourg) nous trouvons *stirpenich* (wIV533, trois fois) versus *sterpigney* (wIV044, wIV216), *st(er)pignney* (wIV256), *sterpinej* (wIII311), *st(er)pinej* (wIII311), *stirpinej* (wIII311) et *strepegni* (wIV543);
- pour Koerich (Grand-Duché de Luxembourg) les attestations *courich* (wIII481, quatre fois), *courrich* (wIV012), *korrich* (wIV256) versus *corri* (wIII407), *courry* (wIII509) et *korry* (wIV109e, deux fois)<sup>47</sup>.

Non seulement à cause de la position minoritaire des attestations en  $\langle -r \rangle$ , mais aussi pour des raisons de phonétique articulatoire<sup>48</sup>, un développement régulier du type  $-(i)\text{ACUM} > \langle -r \rangle$  semble très peu probable.

Cependant, le développement inverse est attesté, par exemple dans Borodina (1964, 351)<sup>49</sup> et Бородина (1966, 122-127), où la réalisation de  $-r$  final comme  $[-x]$  (« ach-Laut ») ou  $[-\chi]$  (« ich-Laut ») est décrite comme caractéristique de la Lorraine romanophone, région située à seulement quelques kilomètres de Remich.

Si nous assumons que malgré la situation de Remich dans la zone germanophone du comté de Luxembourg, le scribe de la charte en question était originaire de la zone romanophone avoisinante<sup>50</sup>, et encore que ce scribe a dû transcrire à l'oreille le toponyme sans probablement connaître trop bien l'allemand (y inclus la distinction entre  $[x]$  et  $[\chi]$ ), il est fort probable qu'il a pu identifier la consonne finale de  $[\text{remi}\chi]$  comme un régionalisme lorrain et l'a « corrigé », à tort, en  $\langle -r \rangle$ .

<sup>47</sup> Voir Holtus / Völker 1998 pour d'autres attestations de toponymes  $< -(i)\text{ACUM}$  dans le corpus des chartes luxembourgeoises.

<sup>48</sup> Contrairement à l'articulation de  $[x]$ , l'articulation de  $[\chi]$  est située trop loin de toute réalisation allophonique possible de  $/r/$ .

<sup>49</sup> Voir Borodina 1964, 351 : « Beaucoup de cartes signalent le passage de l' $r$  final à  $h$  qui ressemble à l'ach-Laut allemand. Souvent ce trait couvre plus ou moins tout le territoire du lorrain. »

<sup>50</sup> Pour un cas comparable, voir l'hypothèse de Reichert 1997, 396-404, concernant le scribe de la charte d'affranchissement de Thionville. N'oublions pas que le comté de Luxembourg au 13<sup>e</sup> siècle comprenait, contrairement à aujourd'hui, deux zones, géographiquement romanophone et géographiquement germanophone, qui étaient à peu près de la même taille (voir Völker 2000a).

(2) **enliere**

Particularité : nasalisation du préfixe

Attestation dans le corpus : (...) *Et se cilh quatre v li trois dedens dous iurs ne sacordoient denliere lun des dous ki seroient nomet tuit li quatre entreroient el chastel de Maruile (et) a lor despens sens mouoir de la dechi atant quilh seroient acorde a lun des dous nomes (...)* (wIV124e, 1269 mai 15, Waleran de Monschau au comte de Luxembourg et a tous)<sup>51</sup>

Français moderne : *élire*

Etymon : lat. *ĒLĪĜĒRE* (Bloch / Wartburg<sup>5</sup> 1968, 216 ; FEW III, 213 s. ; REW 2843).

Interprétation de la particularité : le phénomène a été expliqué par Feller comme une hypercorrection<sup>52</sup>. L'explication de Feller est en contradiction avec le FEW (III, 214), qui interprète le phénomène par un changement de préfixe<sup>53</sup>, avec le Gdf (III, 198 a), qui a choisi la graphie avec nasale comme entrée principale<sup>54</sup>, ainsi qu'avec l'interprétation de Lanher<sup>55</sup>.

Dans le cas de l'attestation *enliere* discutée ici, l'interprétation de Jules Feller concorde cependant mieux avec les faits scriptologiques et dialectologiques pour au moins trois raisons : 1° parce que l'abandon de la consonne nasale et/ou de la nasalisation en position atone est abondamment attesté pour la Wallonie et la Lorraine<sup>56</sup> ; 2° en raison des attestations de la variante sans nasalisation du même lexème *élire* dans la même charte wIV124e (*cilh ki serat eleus des quatre v des trois homes pris serat preuos*), ainsi qu'en wIV220 (*mon signour lorens esleu de mez*)<sup>57</sup> et en wIV164 (*Et se il deffaloit de lun diauls par*

<sup>51</sup> Une autre attestation de ce même phénomène est *englise* 'église' (wIII531).

<sup>52</sup> Voir les deux passages cités plus haut (Feller 1931, 88).

<sup>53</sup> Toutefois, les attestations données par le FEW pour documenter ce changement de préfixe proviennent toutes de la zone dialectale pour laquelle justement l'abandon de la nasalisation est typique.

<sup>54</sup> Ce choix du Gdf se défend pourtant difficilement si on tient compte de la quantité des dérivés sans <-n-> remontant à *ĒLĪĜĒRE* (voir Gdf III, 483 s., p. ex. *eslisable* 'qui mérite d'être choisi', *eslisement* 'choix', *eslit* 'de choix excellent').

<sup>55</sup> Voir Lanher 1972 ainsi que Lanher 1976, 517 : « [...] il s'agit là d'une véritable nasalisation spontanée correspondant à un état réel de la prononciation [...] ». Dans sa contribution à la discussion de la présentation de Lanher (documentée dans Lanher 1972, 346), Gossen a exprimé son désaccord avec cette interprétation : « Les 'nasalisations' en syllabe initiale ou protonique s'expliquent sans doute par l'hypercorrection et l'analogie ».

<sup>56</sup> Voir ALW I, carte 33 « engrais(ser) » et carte 34 « ensemble », Feller 1931, 88 (*èdwèrmi* – 'endormir', *ètinde* – 'entendre', *èvoler* – 'envoler', *ètîr* – 'entier', *èfant* – 'enfant') ainsi que Pitz 2001, 317 s.

<sup>57</sup> D'autres attestations de *lorems esleu de mez / mes* en wIV221 et wIV244.



*mort ou par aultre chose li autre dui esliroient vn aultre homme lige de la terre de maruille qui pooir aueroit avec auls deslire le dit p(re)uost*); 3° à cause de la présence d'autres attestations de cet abandon dans le corpus même en question Holtus / Overbeck / Völker 2003: *lepire* 'l'empire' (wIV072), *petecoste* 'pentecôte' (wIII183).

### (3) **au touz / au mon**

Particularité : *au* au lieu de *a*

Attestation : *JE Ferr(is) Dux de lorregne et march(is) faiz sauor au touz que ie a enconuent au mon chier oncle henri Conte de luccelburch que (...)* (wIV393, 1277 janvier 9, le duc de Lorraine au comte de Luxembourg)<sup>58</sup>

Interprétation de la particularité : la variante inverse A + L + consonne > a + consonne est décrite par Remacle (1948, 45 s., et 1992, 38-42) et Pfister (1993, 35, et sous 3.9., ainsi que 2001, 235-237) comme trait typique des scriptas lorraine et wallonne. Encore au 20<sup>e</sup> siècle, elle est repérable dans des dialectes situés au sud-est de Nancy (voir ALLR IV, carte 1127).

Cette variante A + L + consonne > a + consonne est également attestée dans le corpus pour le même cas de à + article : *eschoir et reuenir deueroit la Conteis de Namur et toutes les apertenances entirement as drois hoirs de flandr(es)* (wIV286, 1272 mai). D'autres attestations se trouvent dans le corpus, p. ex.

- des résultats de lat. ALTER : *a Latre Noiel* (wIII231), *dune part (...)* *datre* (wII467), *ke je i doe auor la motej en toutes choises (et) il latre* (wIII208), *Nen ne puet altres de mes hoirs tenir cel fies* (wIV127), *Et sensî estoit q(ue) Les deuant dites fonteines brisaissent fors enatre liu q(ue) elles les pousent faire ama(n)deir a Lor vollante* (wIV430), *acu(n)ne mescheance de mort ou datre damage* (wIV443), *acu(n)ne mescheance de mort ou datre damage* (wIV444);
- des résultats de lat. ALIQUIS UNUS : *par acu(n)ne aue(n)ture* (wIII096e), *aquns de n(os)* (wIII096e), *sus akuns de n(os)* (wIII096e), *sil ave(n)noit q(ue) aku(n) s de ho(m)mes des mes fra(n)ches villes* (wIII203), *si aku(n)nes de mes fa(m)mes aloie(n)t p(ar) mariage en la t(er)re le duc* (wIII203), *faisoent acun acressement en la partenanche del fies deuant dit* (wIV124e), *Cest a sauoir ke ie ne mi hoir deuant dit Ne porchacerons mauvais engiens ne mauaise Guilhe por coi ces choses v acunes deles pussient estre depecies ne encombrees* (wIV127), *acu(n)ne mescheance de mort ou datre damage* (wIV443), *acu(n)ne mescheance de mort ou datre damage* (wIV444);

<sup>58</sup> D'autres attestations d'*au touz* se trouvent dans les chartes wIV292, wIV394, wIV409, wIV412 et wIV436x ; il est à noter que les chartes wIV393, wIV394, wIV409, wIV412 ont été écrites par la même main.

- ou bien dans la forme de l'anthroponyme *Tiebat Conte de bar* (wIV443, wIV444) au lieu de *Tiebaut Conte de bar*.

Le scribe de la charte wIV393 semble avoir été conscient du caractère local et diastratiquement marqué de la graphie <a>, sans pour autant comprendre la complexité du phénomène, à savoir que l'évolution phonétique sous-jacente à la graphie en question est limitée à l'étymologie A + L + consonne. Tout en sachant que *Tiebat Conte de bar* donnerait *Tiebaut Conte de bar* dans la plupart des scriptas de l'ancien français, le scribe, soucieux d'éviter des particularismes trop marqués, corrige <a> en <au> même dans le cas cité en haut, où lorr. <a> correspondrait à <a> dans la plupart des autres variétés (diatopiques, diastratiques ou autres) de l'ancien français.

Ce qui est commun à ces trois exemples d'hypercorrections graphiques présentés ici, c'est que dans une analyse variationnelle, plus précisément diatopique, des textes, ils confrontent le chercheur au problème de devoir définir ce qui fait partie du système dialectal en question et ce qui n'en fait pas partie : il ne suffit pas d'établir une simple corrélation statistique entre variante et facteur extralinguistique pour pouvoir évaluer si telle forme est caractéristique pour telle variété. Car si le chercheur ne tient pas compte de la nature particulière de ce type de variante par hypercorrection – et qui ne reflète que les soucis linguistiques d'un locuteur plurivariationnel, mais ne représente en aucune manière la norme de la variété en question (ni d'ailleurs la norme de la variété ciblée) – il obtient un résultat inévitablement erroné. Comme nous avons vu, ce n'est qu'à travers une analyse poussée des faits (intra-)linguistiques que cette distinction entre vraie variante dialectale et hypercorrection scriptologique devient calculable.

La nécessité de faire cette distinction se profile encore plus nettement si l'on considère qu'il existe un autre type d'analogie qui, contrairement à l'hypercorrection, peut également jouer un rôle dans le développement d'une variété donnée. Il s'agit du type d'analogie qui nous fait hésiter entre *finals* et *finalux* (lexicalisé) ou qui fait dire à un enfant (dans un certain stade dans le processus de son acquisition de langage) « \*buvé » ou « \*boiré » au lieu de « bu »<sup>59</sup> : dans le cas de cette analogie-ci, la règle envisagée n'est pas importée, mais elle est déjà présente au sein de la variété même. Pourtant, l'application de cette règle est normalement restreinte à des cas ou des conditions linguistiques précis. L'effet de l'analogie joue au moment de l'application de la règle au-delà de ces cas ou conditions donnés. Prenons, pour illustrer cet effet, un autre exemple du corpus des chartes luxembourgeoises :

<sup>59</sup> Voir Kielhöfer 1997, 105.

(4) **la contei(s)** (f.) < lat. CŌMITĀTUS (m.)

Particularité : changement de genre grammatical

Attestations dans le corpus : *ke come il fust et eust estei contens et Guerre entre moi et les miens dune part et noble home Guion Conte de flandres et les siens dautre part de la Conteei de Namur et des apertenances* (cas régime sg., wIII465, 1264 mai), *est a sauoir ke ie la Contei de Namur et toutes les apertenances ai cuiteit et cuite plainement p(our) moi et p(our) mes hoirs* (cas régime sg., wIII524, 1265 octobre 2), *la Conteis de Namur et les apertenances deuerioient reuenir al ainsneit de mes freres* (cas sujet sg., wIII524, 1265 octobre 2), *si tost cum La conteis de lucelb(our) seroit encheue a henr(i) mo(n) fil ou a mo(n) aultre hoir* (cas sujet sg., wIV012, 1266 août 14), *eschoir et reuenir deueroit la Conteis de Namur et toutes les apertenances entirement as drois hoirs de flandr(es)* (cas sujet sg., wIV286, 1272 mai) versus *ki mouoit de le Contei de Haynau* (cas régime sg., wII456e, 1244 septembre), *se li conteiz li escheoit* (cas sujet sg., wIV104, 1269 mars 8), *ke ie v mi hoir segneur v dames iretable de Luxeleb(our)g deueriens paier et rendre au Conte de flandr(es) v a sen hoir ki le Contei de Nam(ur) tenroit* (cas régime sg., wIV286, 1272 mai), *Et sauf ce ke li Chasteaus la vile et li Conteis de Namur et toutes les apertenances entirement demoerront et doiuent demorer au Conte de flandr(es) deuant dit (...)* (cas sujet sg., wIV286, 1272 mai)

Français moderne : *le comté* (m.)

Etymon : lat. CŌMITĀTUS (m.) (FEW II, 942, n. 4 ; Gamillscheg <sup>2</sup>1969, 250)

Diachronie : en afr. et mfr. les deux genres sont attestés (voir TLF V, 1225) – par exemple *dou conthei* (m., Gdf IX, 143a), *le contey* (m., Gdf IX, 143a), *son conté* (m., TL II, 758) versus *toute la contée* (f., TL II, 759).

Explication : « Le flottement de genre en a. et m. fr. est dû soit à l'infl. des mots abstr. fém. en *-té* (du lat. *-itatem*) comme *bonté*, *charité* (Bl[och]-W[artburg]<sup>1-5</sup>) soit à la confusion entre le suff. *-é* (< lat. *-atus*) masc. et le suff. *-ée* (< lat. *-itatem*) fém. apr. amuïssement de la 1<sup>re</sup> voyelle (Pope [<sup>2</sup>1952], § 777, 1<sup>o</sup>) ; une origine directe du genre fém. à partir de *la conteé* (FEW t. 2, p. 942, note 5) est improbable, cette dernière forme ne semblant pas attestée av. le XIII<sup>e</sup> s. » (TLF V, 1225). Dans le cas des attestations *la Conteis* au cas sujet sg., <-s> peut être interprété comme un reflet de l'origine masculine du substantif et de par cette origine du système bicasuel.

Résumons la différence entre les deux types d'analogie dont il a été question dans cette section en citant Vincenzo Orioles :

Ripensando a questo meccanismo, vien fatto di chiedersi in che cosa differisca l'ipercorettismo da una banale formazione analogica, se è vero che ambedue presuppongono uno stesso falso processo di implicazione, obbediscono alla medesima tendenza – insita in ogni lingua – alla simmetria, realizzano il medesimo risultato, ovvero l'allineamento di un suono, di una forma in una determinata serie. [...] Ma l'identificazione conduce ad un appiattimento che perde di vista una distinzione di fondo: se l'analogia esplica i suoi effetti all'interno di un solo, omogeneo sistema, è

cioè un processo eminentemente *intralinguistico*, l'ipercorrezione, per contro, nasce dall'interferire di due sistemi nella competenza di un parlante bilingue, è dunque piuttosto un processo *interlinguistico* [...] (Orioles 1989, 120).

Pour éviter une confusion avec le terme intralinguistique (versus extralinguistique) il faut préciser qu'avec le terme *intralinguistico* Orioles vise à l'analogie au sein d'une même variété et avec *interlinguistico* à l'analogie produite par le prestige supérieur d'une autre variété de la même langue<sup>60</sup>. Toutefois, cette distinction décrite par Orioles doit être considérée dans les préparatifs d'une analyse variationnelle.

### 3.2. *Le système bicasuel en ancien français*

Passons à un autre exemple, situé celui-ci dans le domaine de la morpho-syntaxe. Nous savons que le système de distinction morphologique de cas dont l'ancien français a hérité grâce à ses origines latines a perdu toute fonction à partir du 14<sup>e</sup> siècle<sup>61</sup>. Il est donc intéressant de savoir si au siècle précédent cet abandon s'était déjà annoncé dans quelques-unes des variétés de l'ancien français. Toujours au sein du même corpus des chartes luxembourgeoises du 13<sup>e</sup> siècle, nous pouvons constater à cet égard que les chartes échangées entre le roi de France et le comte de Luxembourg se distinguent sensiblement des autres chartes du corpus. Tandis que, par exemple, dans la majorité des chartes du corpus le système bicasuel se voit toujours bien (voire très bien) respecté, dans les documents échangés avec l'autorité royale la mise hors fonction du système bicasuel se manifeste déjà d'une manière claire et nette.

Pour documenter cette différence, voyons d'abord la charte wIII031 de septembre 1248 (échangée entre le comte de Bar et le comte de Luxembourg pour établir une alliance militaire), qui fait preuve d'une nette distinction entre cas sujet et cas régime<sup>62</sup>:

Je THiebaus Cuens de bar faz sauoir a Touz ciaux qui verront et Orront ces lettres · Que je me sui alies p(ar) ma foi fianciee et p(ar) mo(n) sairement a Henri Conte de lucenborc et de la Roche et marchis de Erlons mo(n) freire a aidier de tout mo(n) pouvoir contre toutes gens qui porront viure ne morir forsque encontre lenpe-roure de Rome · lou Conte de champai(n)gne Roi de nauarre · leuesque de verdun · et les Citeins de la vile de verdun · Et est asauoir que se bestens estoit entre lou conte de lucenborc mo(n) freire et les Citei(n)s de la vile de verdu(n) li cuens de lucenborc mes freires men doit croire · Et se li Citei(n) de la vile de verdu(n) ne men voloient croire · Je sui tenus a aidier lou conte de lucenborc mo(n) freire contre ous · Et se Je ne tenoie ces couena(n)ces desor dites li cuens de lucenborc mes freires me porroit

<sup>60</sup> Au cas où il s'agit d'une variété d'une autre langue, on aurait plutôt tendance à parler d'interférence.

<sup>61</sup> Voir Gleßgen 2007, 184 s.

<sup>62</sup> Les substantifs (sauf les noms propres) sont soulignés.

pa(n)nir de trois mile mars dargent p(ar) tous leus cens meffaire jusque atant que je laueroie amendei / Et p(our) ce que ce soit ferme chose et estable ai je seeleies ces lett(re)s demo(n) seel qui fure(n)t faites lan que li miliaires corroit p(ar) mil dous cens et q(ua)rante et wit ans en mois de septembre

Une telle distinction de cas n'est guère repérable dans un texte ultérieur qui documente les efforts du pouvoir royal ayant pour objectif de servir d'intermédiaire dans un conflit qui tournait justement autour des dysfonctions de cette alliance entre Bar et Luxembourg (wIV071, 1268 entre mars et juin). Voici un extrait :

De Rechief que le conte de bar Retient en sa chastelerie de Briey que ho(m)mes que femes entour . quarente . qui sont ho(m)mes de cors le conte de luceb(our) . la quel chose il ne puet faire ne doit p(ar) la coutume de la t(er)re

De Rechief que le conte de Bar a dessasi monseigneur warri descouuai de trois maigniees dommes a moiwre . le quel warri est hom liges au conte de luceb(our) (et) les trois maigniees sont de son arrier fie

Derechief que le conte de bar a dessasi monseigneur Jaques de neuf chastel (et) mon seignour watier son frere qui sont ho(m)mes liges le conte de luceb(our) dou fie cholaý

De Rechief il entant a prouuer que co(m)me il soit en sasine de la moitie de franai en demoinne . (et) lautre moitie soit tenue de lui en arrier fie le Conte de bar li trouble (et) enpesche sa saisine dou dit arrier fie .

De Rechief que le Conte de bar ent(ra) a tort . (et) contre la volente au Conte deluceb(our) On fie de petit siuery . qui est tenu de lui en arrier fie . e an a porte des chateis de la vile . a la valeure de . ii cenz mars dargent .

De Rechief que comme il fu saisi (et) tenent du ban de viuiers p(ar)tie en demainne (et) p(ar)tie en fie le co(n)te de bar li a fait aucum tort . (et) la dessasi daucunes choses on dit fie .

De Rechief . que jehan de vilers ho(m)me le Conte de bar . a dessasi Gaute-rin de marigni . ho(m)me le co(n)te de luceb(our) de plusieurs choses . ou ban de maringni qui est fiez le conte de luceb(our) . e que le conte de bar est tenu . a feire amender . par la co(n)tume dou pais .

Statistiquement, à travers le corpus entier (= A<sup>63</sup> + B<sup>64</sup> + C<sup>65</sup>), les formes se répartissent comme présenté dans le tableau 1<sup>66</sup> :

<sup>63</sup> Groupe des chartes dont les partenaires appartiennent à la petite noblesse, au bas clergé ou à la bourgeoisie.

<sup>64</sup> Groupe des chartes dont au moins un des partenaires appartient à la haute noblesse ou au haut clergé (mais dont aucun des partenaires n'est une autorité royale ou impériale).

<sup>65</sup> Groupe des chartes dont au moins un des partenaires est une autorité royale (ou impériale).

<sup>66</sup> Les chiffres proviennent de Völker 2003, 169-192. Ils ne portent que sur les substantifs, et pas sur les autres noms.

	Cas régime, substantifs		Cas sujet, substantifs	
	conformes	non conformes	conformes	non conformes
total	5999 (99,4 %)	37 (0,6 %)	1445 (83,8 %)	280 (16,2 %)
A	1881 (98,7 %)	24 (1,3 %)	512 (99,0 %)	5 (1,0 %)
B	3490 (99,7 %)	11 (0,3 %)	882 (99,0 %)	9 (1,0 %)
C	628 (99,7 %)	2 (0,3 %)	51 (16,1 %)	266 (83,9 %)

Tableau 1 – Le système bicasuel dans le corpus des chartes luxembourgeoises

Les pourcentages démontrent qu'au sein de ce corpus, qui géographiquement couvre dans sa totalité le nord-est de la francophonie de l'époque, le système bicasuel est encore intact dans toutes les chartes, sauf dans celles dont au moins un des partenaires est l'autorité royale<sup>67</sup> : statistiquement, la grande majorité des cas de non-conformité se réduit aux substantifs au cas sujet dans C (pourcentage en grisé), c'est-à-dire dans un groupe de chartes qui se détache diastratiquement du reste du corpus<sup>68</sup>.

Pour obtenir ces résultats il faut pourtant décider pour chacune des attestations si elle est conforme au système ou non. C'est là que le chercheur est censé préciser ce que veut dire dans ce cadre 'conforme' et 'non-conforme'. Le problème semble banal, mais il s'avère complexe dès que l'on se met à concrétiser le statut de 'conformité'. Pour ne citer que le plus évident des obstacles : il faut distinguer les différents paradigmes de flexion, puisque les paradigmes n'ont pas tous gardé une opposition casuelle repérable au niveau morphologique. Il y a ceux qui l'avaient déjà abandonné longtemps avant le 13<sup>e</sup> siècle, comme la première déclinaison latine au féminin (cas sujet sg. – cas régime sg. / cas sujet pl. – cas régime pl.) *rose – rose / roses – roses* ; ceux qui ne sont pas sans équivoque sur au moins une des positions comme la troisième déclinaison latine au masculin *pere(s)*<sup>69</sup> – *pere / pere – peres* ; ou encore ceux comme la deuxième déclinaison latine du type *murs – mur / mur – murs* qui ne posent pas problème dans leur marquage morphologique du cas respectif. Toutefois, un problème se pose : l'étymologie d'un substantif et son appartenance à l'un des paradigmes latins ne correspondent pas obligatoirement au paradigme respectif de l'ancien français. Les substantifs pouvaient changer de paradigme.

<sup>67</sup> On peut considérer comme assuré que ces documents ont été rédigés sous la responsabilité de la chancellerie royale (voir Völker 2000b).

<sup>68</sup> Pour l'interprétation diasystématique de ces résultats, voir Völker 2007.

<sup>69</sup> L'absence du -s au cas sujet sg. est conforme à l'évolution phonétique ; mais dû au fait que le cas sujet sg. de ce paradigme prend souvent un -s par analogie avec la deuxième déclinaison latine elle peut également être interprétée comme infraction au système bicasuel...

Le système bicasuel de l'ancien français a fait couler beaucoup d'encre et les experts sont toujours loin d'être d'accord sur son fonctionnement<sup>70</sup>. Ceci ne fait que souligner que pour identifier et interpréter des variantes graphiques (fonctionnelles ou dysfonctionnelles) une analyse détaillée des faits (intra-)linguistiques est incontournable : avant l'établissement de possibles corrélations des variantes avec des facteurs extralinguistiques, il faut identifier et expliquer le fonctionnement du système. Dans le cas présenté ici, il faut définir des catégories de variantes en considérant la fonction syntaxique, la classe flexionnelle, le nombre grammatical et le genre grammatical des substantifs en question ainsi que le comportement morphologique par rapport aux règles du système bicasuel, tout en tenant compte (et ce n'est pas la moindre des choses) des effets d'analogie et des effets de changement de paradigme, comme dans le cas de *pere(s)*.

### 3.3. *La négation en ancien français: le cas de ne ... nient*

Toujours dans le cadre du corpus des chartes luxembourgeoises du 13<sup>e</sup> siècle, la négation avec *ne ... nient* < lat. \*NE GENTEM<sup>71</sup> est un cas particulièrement intéressant, non seulement parce qu'il est plus rare par rapport aux autres types de négation, mais aussi à cause de ses corrélations avec des facteurs extralinguistiques.

En tout, le corpus des chartes luxembourgeoises présente 13 attestations de négation avec (*ne*) ... *nient* dans huit chartes. Si nous cherchons à identifier les corrélations de ces 13 attestations avec des facteurs extralinguistiques, les résultats sont confus au premier abord. C'est seulement en séparant deux fonctions différentes de cette forme de négation que les corrélations deviennent interprétables.

La première est la négation partielle<sup>72</sup> avec *ne ... nient* pronominal, synonyme de *ne ... rien* et proche de l'italien *niente*, telle qu'attestée dans le passage suivant (quatre occurrences dans quatre chartes) :

*Ne ni puent Jaimais niant reclameir ne Chalongier en la deyme ne en la lixe dauant ditte* (wIV528, 1280 décembre 21)

<sup>70</sup> Voir, pour ne citer que quelques-unes des interprétations relevées, Dees 1978, Woledge 1979, Schøsler 1984, Pensado 1986, Klausenburger 1990, Dardel / Wüest 1993, Stanovaïa 1993, Cerquiglini 2007, 67-74, Chambon / Davidsdottir 2007 et Sor-nicola 2007.

<sup>71</sup> Voir FEW 7, 85-88.

<sup>72</sup> Pour la distinction entre négation partielle et négation totale voir Wagner / Pinchon 1991, § 477.

La seconde est la négation totale avec (*ne*) ... *nient* adverbial, synonyme de *ne ... pas* et de *ne ... mie* telle qu'attestée dans le passage suivant (neuf occurrences dans quatre chartes) :

*Et uoel ke se aucunes de ces letres fussent p(er)dues v nient rendues ke des ore en auant eles et celes ki rendues seront v sunt soient de nule uigheur* (wIV286, 1272 mai)

Ou encore :

*ke se li dite pais et les cuitances et les recounissances deuant dite neussent nient estei faites* (wIV286, 1272 mai)<sup>73</sup>

Ayant séparé ainsi deux groupes, les corrélations avec des facteurs extralinguistiques se profilent de la manière suivante :

(1) La variante alternative de *ne ... nient* pronominal est *ne ... rien*. Celle-ci est attestée beaucoup plus souvent dans le corpus entier (voir tab. 2).

52 attestations	(= 100 %)	dans 31 chartes, dont
48 <i>ne ... rien</i>	(= 92,3 %)	dans 28 chartes et
4 <i>ne ... nient</i> pron.	(= 7,7 %)	dans 4 chartes

Tableau 2 – *ne ... nient* pronominal versus *ne ... rien*  
(corpus entier)

Si nous étudions de plus près les chartes avec *ne ... nient* pron., nous pouvons constater que trois de ces quatre occurrences sont attestées dans des chartes qui ont été échangées avec la ville de Metz<sup>74</sup> et qui de plus ont très probablement été produites par un scribe de cette même ville<sup>75</sup>. Malgré la petite quantité des occurrences avec *nient* pronominal en négation partielle, la corrélation entre Metz et *ne ... nient* pron. peut être regardée comme assez fiable pour au moins deux raisons : (a) les trois chartes en question ont été écrites par trois scribes différents, nous pouvons donc exclure l'effet idiolectal ;

<sup>73</sup> Cette évolution d'une négation partielle en négation totale est également attestée dans le dialecte bas-franconien de notre famille paternelle (de Halsheim près de Würzburg en Allemagne) et en est d'ailleurs un trait très caractéristique par rapport aux autres dialectes du franconien (*neas* = 'nichts'/'rien' > *neas* = 'nicht'/'ne ... pas') : « As hat es Rehna agfangt, drüm hömmer neas ma weidr könn gedresch » ('Es hat zu regnen begonnen, deswegen haben wir nicht mehr weiter dreschen können' / 'Puisqu'il a commencé à pleuvoir, nous n'avons plus pu continuer à battre') ; ou bien : « Wall's schua schier Nocht wuubr, senn mer neas ma nausgforrn » ('Weil es schon recht dunkel war, sind wir nicht mehr aufs Feld hinausgefahren' / 'Puisque la nuit était déjà tombée, nous ne sommes plus allés aux champs').

<sup>74</sup> Il s'agit des chartes wII467, wIV396 et wIV528.

<sup>75</sup> Voir Völker 2003, 146 s. Le scribe de la charte wII467 a été identifié par Cahen 1974, 94, comme messin.



(b) considérant que dans les chartes échangées avec Metz, aucune occurrence de la forme concurrentielle *ne ... rien* n'est attestée, *ne ... nient* pronominal est donc la seule variante attestée dans ce groupe de chartes.

(2) On observe encore plus d'univocité dans le cas de la négation totale<sup>76</sup>. 100 % des occurrences de *ne ... nient* adverbial en négation totale sont attestées dans des chartes qui proviennent d'une seule main de scribe (voir tab. 3).

11 attestations	(= 100 %)	dans 4 chartes, dont
2 <i>ne ... mie</i>	(= 18,2 %)	dans 1 charte et
0 <i>ne/non ... pas</i>	(= 0 %)	dans 0 charte et
0 <i>ne ... point</i>	(= 0 %)	dans 0 charte et
9 ( <i>ne</i> ) ... <i>nient</i> adv.	(= 81,8 %)	dans 4 chartes

Tableau 3 – (*ne*) ... *nient* adverbial versus *ne ... mie*, *ne ... pas* et *ne ... point* (sous-corpus scribe L)<sup>77</sup>

La négation avec (*ne*) ... *nient* adverbial reste pourtant toujours majoritaire même si nous élargissons le sous-corpus et que nous analysons toutes les chartes échangées avec le comte de Flandre (voir tab. 4).

15 attestations	(= 100 %)	dans 7 chartes, dont
6 <i>ne ... mie</i>	(= 40 %)	dans 4 chartes et
0 <i>ne/non ... pas</i>	(= 0 %)	dans 0 charte et
0 <i>ne ... point</i>	(= 0 %)	dans 0 charte et
9 ( <i>ne</i> ) ... <i>nient</i> adv.	(= 60 %)	dans 4 chartes

Tableau 4 – (*ne*) ... *nient* adverbial versus *ne ... mie*, *ne ... pas* et *ne ... point* (sous-corpus Luxembourg-Flandres)

Puisque, dans l'ALW, la négation avec *ne ... nient* adverbial est attestée dans presque toute la Belgique romane, nous devrions probablement interpréter cette particularité, qui se présente au premier abord au niveau idiolectal, comme la manifestation d'un trait dialectal<sup>78</sup>.

<sup>76</sup> Pour plus de détails statistiques et leur interprétation voir Völker 2001.

<sup>77</sup> Le scribe L a probablement travaillé en premier lieu pour les comtes de Flandres (pour l'identification voir Holtus / Overbeck / Völker 2003, 30 s.).

<sup>78</sup> Voir ALW 2, carte 75 et page 205 (« Le correspondant de PAS est +*nin*... (a. fr. *nient*) dans toute la B[elgique] R[omane], sauf dans l'extrême sud, où l'on a +*mi* (fr. *mie*), et dans l'extrême o., où l'on a 「pas」 et 「point」, parf. en concurrence avec +*nin*. »), ainsi que Bruneau 1926, 63-66, Bruneau 1949, 47, et Бородина 1966, 136.

Cela dit, et c'est ce qui compte dans notre contexte, la simple mise en corrélation des occurrences de *ne ... nient* avec des facteurs extralinguistiques produit des résultats peu pertinents. Ce n'est qu'en considérant la polyvalence de *ne ... nient* et en triant les deux groupes fonctionnels qu'on obtient des corrélations interprétables.

#### 4. La linguistique variationnelle entre l'intralinguistique et l'extralinguistique

Pour reprendre notre question initiale concernant la place de la linguistique variationnelle entre l'externe et l'interne, nous proposons de faire une réflexion conclusive en trois volets : (1) en résumant et discutant les implications méthodologiques de la recherche pratique réalisée dans le cadre variationnel, (2) en revenant sur les origines et sur la conception théorique de la linguistique variationnelle et (3) en élargissant la perspective à la tendance croissante d'intégrer l'analyse des phénomènes de variation dans le cadre générativiste.

(1) Au niveau de la démarche méthodologique, nous avons vu à travers les exemples présentés ci-dessus que la définition d'une variable et de ses variantes ne fonctionne qu'en analysant minutieusement leurs régularités intralinguistiques. Certes, il y a des variables comme /r/ avec ses variantes *r* apical et *r* dorsal en français où la complexité de cette analyse est peu élevée. Mais même au niveau phonétique il peut y avoir des cas, comme ceux de l'hypercorrection dans la scripta documentaire et son rapport avec les dialectes oraux en question – qui bien évidemment ne sont pas restreints à la diachronie –, qui sans analyse linguistique préalable aboutiraient à des résultats erronés. À partir du niveau où il est question d'unités non seulement distinctives, mais significatives, leur analyse linguistique préalable devient même obligatoire. Françoise Gadet 1997, 13, en discutant la variation en syntaxe, a souligné cet aspect et a ajouté qu'il faut également prendre en compte l'aspect pragmatique : « Contraintes grammaticales, fonctions, stratégies des locuteurs, tout conduit à renoncer à parler de variantes ». Les études récentes de Martineau / Mougeon 2003, Hansen / Malderez 2004, Dufter / Stark 2007, Meisner 2008 et Martineau 2009 portant sur la négation totale en français sans ou avec *ne* vont dans le même sens et soulignent les propriétés grammaticales des deux constructions (sans ou avec *ne*) – qui, dans ce cas-là, n'exclut d'ailleurs pas la prise en compte de l'influence (simultanée ou secondaire) de facteurs extralinguistiques sur leur distribution dans les corpus.

Sur la base des observations effectuées, on sera conduit à constater que l'empirie variationnelle ne peut pas se passer d'une description intralinguis-

tique détaillée des phénomènes sous observation. La réflexion et l'interprétation des faits extralinguistiques corrélés avec les variantes intralinguistiques ne peuvent certes pas être détachées de la linguistique variationnelle. Et, de plus, il ne faut surtout pas cacher ce volet extralinguistique, qui ne s'appuie d'ailleurs pas seulement sur la sociologie, mais également sur une riche tradition philologique de recontextualisation des sources linguistiques disponibles dont la théorisation a été ravivée il y a peu de temps par le débat sur la *New Philology*<sup>79</sup>. Mais les mises en corrélation de variantes avec des facteurs externes fonctionnent seulement s'il s'agit de variantes interchangeables, donc de réalisations différentes d'un même phénomène linguistique<sup>80</sup> – et cette condition n'est identifiable qu'à travers l'analyse intralinguistique du phénomène en question<sup>81</sup>.

Cette constatation vaut et pour l'acception saussurienne et pour l'acception chomskyenne de l'intralinguistique, car la linguistique variationnelle n'exclut aucune méthode d'analyse intralinguistique. Une première partie de la réponse à la question posée au début de cet article sera donc la suivante : partant de l'empirie et des implications méthodologiques discutées ci-dessus, il n'est pas possible de classer la linguistique variationnelle comme une approche purement extralinguistique. Ce jugement n'exclut certainement pas que la pratique variationnelle, surtout dans l'enseignement, réduise souvent le côté intralinguistique en ramenant les variables à des cas linguistiquement peu complexes et en mettant en évidence l'aspect culturel et l'enracinement dans la société. Mais dans ces cas-là la pratique ne reflète pas entièrement la théorie.

<sup>79</sup> Voir Gleßgen / Lebsanft 1997 et Oesterreicher 2001.

<sup>80</sup> Interchangeables ou bien dont les conditions syntagmatiques/intralinguistiques corrélerent, elles, avec un facteur extralinguistique (voir le cas des sujets lexicaux/sujets pronominaux dans différents textes et leur impact sur la particule *ne* de la négation étudié dans Dufter / Stark 2007, 122-125, et Meisner 2008). Au sujet de ce problème de la 'synonymie' des variantes voir également Blanche-Benveniste 1997, 19 s., et Gadet 2009, 183 s.

<sup>81</sup> Il reste à clarifier à chaque fois, quelles seront les marges de la variation après l'analyse intralinguistique. Françoise Gadet (1997, 17) les estime étroites et est allée jusqu'à exclure la syntaxe : « Quant au terme même de *variation*, étant donné les observations effectuées, on sera conduit soit à y renoncer (si l'on considère que ce que l'on a vu en syntaxe rend suspect ce qui a été établi pour la phonologie), soit à le limiter à la phonologie et à quelques niveaux au fonctionnement proche. Je ne vois en tous cas pas ce qu'on gagnerait à élargir de façon telle qu'il puisse englober toute la syntaxe. » Même si on ne partage pas son opinion à ce point-là, on ne peut que saluer l'objectif de ce plaidoyer : que la linguistique avance d'abord dans l'analyse intralinguistique de la syntaxe de l'oral avant d'établir des corrélations précoces avec des facteurs extralinguistiques.

(2) Mais ce jugement vaut-il également pour la matière brute sur laquelle se focalise la linguistique variationnelle, à savoir pour les phénomènes de variation et leur interdépendance avec des facteurs externes ? En d'autres mots, est-ce que les régularités dans l'interdépendance entre variante et facteur externe font partie de ce que Saussure appelle *système* ou bien de ce que Chomsky appelle *I-language* ?

Peter Koch, en proposant un modèle pour le changement linguistique d'une langue historique, a souligné en 2002 l'importance des variétés tant pour la création que pour l'acceptation et la diffusion d'une innovation. Ce qui découle de la réflexion de Koch met en évidence la potentialité de la linguistique variationnelle pour certains aspects intralinguistiques de la linguistique diachronique : elle peut servir comme base théorique pour décrire des stades de transition et plus précisément pour expliquer la coexistence de règles divergentes, si l'on veut de 'règles' grammaticales qui, à travers une synchronie historique représentée par un corpus donné, ne valent pas à 100 %<sup>82</sup>. Il n'est probablement pas nécessaire de dire que pour les linguistes qui travaillent en diachronie, les 'règles qui ne valent pas à 100 %' ne font pas exception.

C'est à ce niveau-là que se manifeste une différence entre la perspective intralinguistique saussurienne et l'*I-language* chomskyen : partant d'une lecture à la lettre de la distinction chomskyenne, on aura certainement du mal à reconnaître des aspects internes, c'est-à-dire de l'*I-language*, dans des règles qui, au sein du même système, ne valent pas à 100 % et dont la validité dépend de facteurs extralinguistiques. Toute manifestation de variation qui peut, certes, être repérée dans un corpus, mais qui dépasse physiquement un système linguistique au sein de la cognition d'un individu, ne fait pas partie par définition du même système d'*I-language*<sup>83</sup>.

En revanche, l'acceptation saussurienne de l'espace intralinguistique, qui est conçu, comme nous avons vu en section 2, d'une manière plus collective, n'exclut pas de regarder ce type de règles comme appartenant à la *langue*. La définition très restrictive de la *parole* dans le *Cours de linguistique générale*, qui ne permet pas de ranger des phénomènes réguliers parmi la *parole*, ne laisse que deux options : ou la variation régulière (c'est-à-dire celle qui dépasse le stade idiolectal) appartient à la *langue* ou elle constitue une catégorie à part entre *langue* et *parole*.

<sup>82</sup> Voir Koch 2002. Dans Völker 2004, nous donnons des exemples qui vont dans le même sens. Cette approche variationnelle n'est bien naturellement pas la seule à expliquer les processus de changement linguistique : voir p. ex. Kroch 1989 qui souligne le rôle des alternatives mises à disposition par la grammaire.

<sup>83</sup> Voir également les arguments explicités par Mensching 2005, 16-19.

Rappelons que même si Ferdinand de Saussure n'a pas développé d'approche théorique sur la variation, la linguistique variationnelle et son origine restent malgré tout profondément enracinée dans la pensée du maître genevois. Non seulement Leiv Flydal, mais aussi Louis Hjelmslev et Hans Vogt – pour ne nommer que les trois personnages fondateurs de la linguistique variationnelle de la première heure – ont conçu leurs idées en interprétant le *Cours de linguistique générale*. Le rôle de Hjelmslev est certainement le plus saillant dans cette histoire, car ce personnage central de la glossématique s'est exprimé à plusieurs reprises contre la considération de la *parole* dans la recherche linguistique :

La tâche principale de la linguistique est donc de construire une *théorie de l'expression* et une *théorie du contenu* sur des bases internes et fonctionnelles, sans admettre de données phonétiques ou phénoménologiques dans la théorie de l'expression ni de données ontologiques ou phénoménologiques dans la théorie du contenu [...] (Hjelmslev 1968, 108)<sup>84</sup>.

Le fait qu'il a quand même consacré un chapitre entier de ses *Prolégomènes* aux phénomènes de la variation régulière ne peut être interprété que dans le sens qu'il n'a pas vu de possibilité de les ranger parmi la *parole* / l'*acte*. En effet, les phénomènes qui se trouvent au centre de la recherche variationnelle s'inscrivent, sur l'échelle établie par Hjelmslev *schéma – norme – usage – acte* sans aucun doute le mieux dans l'acception hjelmslevienne de l'*usage*<sup>85</sup>. L'*usage*, rappelons-le, est défini comme « un simple *ensemble des habitudes* adoptées dans une société donnée » (Hjelmslev 1942, 32). Se distinguant certes du *schéma* (c'est-à-dire du niveau de la forme pure), cet ensemble d'habitudes fait pourtant partie de ce que Saussure appelle la *langue*<sup>86</sup> et mérite, selon Hjelmslev, contrairement à la *norme* et la *parole*, l'effort d'une théorisation poussée<sup>87</sup>.

<sup>84</sup> Voir aussi Hjelmslev 1968, 106 s. : « Les considérations que nous avons été amené à faire à la suite de la distinction établie par Saussure entre forme et substance conduisent à reconnaître que la langue est une forme et qu'il existe en dehors de cette forme un objet non linguistique, la substance, qui contracte une fonction avec cette forme. Alors qu'il revient à la linguistique d'analyser la forme des langues, il sera tout aussi naturel que les autres sciences en analysent la substance ; [...]. Étant donné que la formation linguistique du sens est arbitraire, c'est-à-dire qu'elle se fonde non sur la substance mais sur le principe même de la forme et sur les possibilités qui découlent de sa réalisation, ces deux descriptions, linguistique et non linguistique, doivent être faites indépendamment l'une de l'autre. »

<sup>85</sup> Voir à ce propos également Kawaguchi 2006.

<sup>86</sup> Voir Hjelmslev 1942, 32 s., ainsi que la note 25 de l'article présent.

<sup>87</sup> Voir Hjelmslev 1942, 42 : « C'est l'usage seul qui fait l'objet de la théorie de l'exécution; la norme n'est en réalité qu'une construction artificielle, et l'acte d'autre part n'est qu'un document passager. »

(3) Le décalage théorique, institutionnel et terminologique entre les linguistes qui travaillent dans le cadre génératif et ceux qui s'occupent des aspects variationnels, pragmatiques et sociaux continue à être une des divisions de première importance au sein de notre discipline. Pourtant, dans les dernières années, on a l'impression qu'au moins du côté générativiste il y a une tendance qui vise à intégrer les problèmes soulevés par la variation linguistique dans la modélisation générative. C'est dans ce sens que par exemple Guido Mensching a argumenté qu'une partie des phénomènes soulevés par la recherche sur la dichotomie variationnelle *oralité* versus *scripturalité* peut être expliquée dans le cadre théorique du programme minimaliste<sup>88</sup> :

Innerhalb der generativen Grammatik ist es nun aber in der Tat nicht unbedingt üblich, das zugrunde liegende Sprachmodell, das als Modell der Kompetenz gesehen wird, auf den Sprachgebrauch anzuwenden. Hierbei ist die m.E. auf Chomsky selbst zurückgehende Meinung verbreitet, dass der Sprachgebrauch nicht formalisierbar sei und daher zumindest z. Zt. kein angemessenes Studienobjekt darstelle [...]. Diese Sichtweise wird hier nicht unbedingt geteilt. [...] Vielmehr soll angenommen werden, dass mediale, aber auch konzeptionelle Mündlichkeit und Schriftlichkeit, einschließlich der graduell aufzufassenden Phänomenologie von Nähe- und Distanzsprechen und der bei der medialen Realisierung auftretenden Performanzeigenschaften, mit Hilfe von kognitiven Modulen außerhalb des sprachlichen Systems sowie deren Interaktion mit dem Lexikon und der Syntaxkomponente im Prinzip erklärbar sind (Mensching 2008, 6 s.).

Les trois volets d'explication proposés par Mensching sont (1) trier les phénomènes liés nettement à la performance dans le sens plus strict de *parole*, comme par exemple des limitations de la mémoire immédiate ou des perturbations dues à l'état physique ou psychique du locuteur<sup>89</sup>; (2) admettre l'intervention du sous-système conceptuel-intentionnel; (3) admettre la disponibilité d'informations diasystématiques dans le dictionnaire mental.

Parmi ces trois volets d'explication, Mensching, en expliquant que dans le cadre minimaliste le rôle attribué au lexique est plus important que dans le cadre des modèles génératifs précédents<sup>90</sup>, mise en particulier sur une forte composante lexico-mentale :

Es wird allerdings hier die Meinung vertreten, dass nicht nur pragmatisch ausgerichtete Linguisten die Funktionsweise des eigentlichen Sprachsystems berücksich-

<sup>88</sup> Voir p. ex. Chomsky 1995 et Grewendorf 2002.

<sup>89</sup> Voir Mensching 2005, 20.

<sup>90</sup> Au sujet du lexique dans le cadre du programme minimaliste par rapport à son rôle dans la théorie des principes & paramètres voir aussi Klenk 2003, 112: «Die X'-Schemata werden eliminiert, da sie aufgrund der Subkategorisierung im Lexikon redundant sind. Die Lexikoneinträge bestimmen zu einem großen Teil bereits die Struktur der Sätze, in denen sie auftreten können.»

tigen müssen, sondern dass sich umgekehrt auch die generative Linguistik durchaus darüber Gedanken machen sollte, wie der Informationsfluss zwischen pragmatischer Information und dem Sprachsystem verläuft. Hierzu existieren mindestens zwei Lösungsmöglichkeiten. Entweder gehören pragmatische Informationen vollständig zum konzeptuell-intentionalen System, d.h. es ist in der Lage, die diasystematische Markierung einer syntaktischen Derivation zu erkennen bzw. zu beurteilen. Die zweite, hier favorisierte Möglichkeit besteht darin, dass pragmatische Merkmale in die Enumeration und somit auch in die Derivation gelangen können. Dies ergibt sich daraus, dass das Minimalistische Programm einen relativ stark lexikalistischen Ansatz darstellt. Das bedeutet, dass auch syntaktische Eigenschaften anhand der Eigenschaften bestimmter funktionaler Kategorien im Lexikon kodiert werden (Mensching 2008, 17 s.).

Même s'il n'est sans aucun doute pas approprié de traiter les informations diasystématiques et pragmatiques comme identiques, cette position est une innovation importante par rapport à l'avis générativiste traditionnel : comme le dictionnaire mental fait partie du module linguistique, la proposition de Mensching revient à dire que le savoir diasystématique – et peut-être même le savoir pragmatique – appartiennent, au moins en partie, à ce que Chomsky appelle *I-language*. Pour préciser cette possibilité de modélisation de l'information diasystématique dans le cadre minimaliste, il serait non seulement très utile d'améliorer la base théorique du dictionnaire mental<sup>91</sup>, mais aussi d'approfondir la théorisation et la modélisation de l'information diasystématique dans le cadre de la linguistique variationnelle<sup>92</sup>.

<sup>91</sup> Voir Mensching 2005, 27 : « En este punto, se podría decir de nuevo que la gramática generativa pudiera querer ignorar todo lo demás, es decir la pregunta de por qué el hablante escoge una vez una variante léxica y otra vez otra. Pero el hecho es que el minimalismo se basa en una parte fundamental en el lexicón, de forma que necesita una teoría elaborada sobre el léxico mental. » Ou encore exprimé sous forme de desideratum : « Insgesamt wurde eine zur Erklärung sprachlicher Variation nicht hinreichend ausgearbeitete Lexikontheorie als Schwachstelle des Forschungsstands im Rahmen des Minimalismus identifiziert. Um dieses Thema abschließend wieder aufzugreifen, wäre beispielsweise eine intensivere Beschäftigung mit der Frage wünschenswert, welche Elemente überhaupt Bestandteil des Lexikons sind oder sein können » (Mensching 2008, 21).

<sup>92</sup> Une des pistes à suivre a récemment été entamée par Françoise Gadet dans son plaidoyer pour une définition plus souple du terme *variété*. En partant de l'allocation souvent multiple des variantes et de l'enchevêtrement des facteurs extralinguistiques qui en résulte, Gadet (2009, 188) met en question une conception trop statique de *variété* : « Car, sans affirmer bien entendu qu'il n'y a pas de variétés, on peut suspecter que cette notion exige, hors du phonique, de la morphologie et du lexique (soit ce qu'affirmait la tradition), davantage de subtilité de traitement, car elle met en cause la complexité et l'enchevêtrement de facteurs divers : à la fois des influences locales, liées soit à l'histoire soit aux conditions écologiques de fonctionnement, et des influences de plus en plus généralisantes, ayant à voir avec la langue même, avec le groupe dont celle-ci relève, avec des conditions d'exercice des langues dans l'oralité

Cette nouvelle perspective pourrait peut-être même contribuer à élucider un autre problème, qui jusqu'ici n'a pas encore trouvé une explication satisfaisante – non seulement dans le cadre génératif – et qui se laisse réduire à la question de savoir comment l'*I-language* d'un individu (en tant qu'entité strictement limitée au cerveau d'un individu) peut être en même temps un fait indubitablement social de par l'intercompréhensibilité qu'il permet – et qui ne fonctionne pas seulement quand les *I-languages* sont identiques à 100 %, mais aussi bien dans des cas où deux *I-languages* sont seulement similaires (comme par exemple en Suisse les dialectes alémaniques de Berne et de Zurich). Et le problème ne s'arrête pas là, puisque sur une échelle entre intercompréhension et non-compréhension l'ensemble des presque sept milliards d'*I-languages* qui existent en ce moment sur notre planète forme certainement plutôt un continuum mal assorti qu'un fichier constitué de peu de regroupements, facilement séparables les uns des autres, d'*I-languages* idéaux et identiques – puisqu'il y a des cas dans lesquels l'intercompréhension est légèrement plus compliquée qu'entre deux dialectes alémaniques, mais toujours partiellement assurée, comme l'illustre le phénomène de la « semi-communication » en Scandinavie entre Danois, Norvégiens et Suédois<sup>93</sup>, d'autres dans lesquels l'intercompréhension est déséquilibrée (comme entre le portugais péninsulaire et l'espagnol) ou fonctionne généralement plutôt mal que bien (comme entre l'anglais et l'allemand), puis d'autres enfin dans lesquels l'intercompréhension est réduite à zéro (comme par exemple l'islandais et le basque) :

Habría más puntos que se podrían desarrollar en el contexto que me ha ocupado en este artículo. Por ejemplo, el concepto de la lengua-I significa, en sentido estricto, que cada hablante tiene que examinarse por separado. Esto puede ser insatisfactorio para la lingüística de una filología particular, por ej. la española, por su falta de generalización. Obsérvese que las lenguas-I de los hablantes de un grupo geográfico-social, como se entiende en los estudios sobre la variación lingüística, son muy semejantes, de forma que se podría entender la lengua-E de un grupo tal como lengua-I de un hablante-oyente ideal (Mensching 2005, 30).

Ce problème d'identification et de distinction de systèmes en tant qu'entités et réalités communicatives qui dépassent les cerveaux individuels, soulevé à la fin de Mensching 2005, rejoint également le point de départ du raisonnement de Hjelmslev, cité plus haut, où le maître danois s'était demandé com-

---

et/ou dans l'interaction, et avec les fonctionnements cognitifs des êtres humains. » Il s'agira d'établir une modélisation qui tienne compte à la fois de l'allocabilité multiple et de la 'polysémie' diasystématique de la plupart des variantes ainsi que des effets incontestables de solidarité, décrits par Hjelmslev, Vogt et Flydal (voir aussi Gadet 2009, 175).

<sup>93</sup> Au sujet de ce phénomène de semi-communication en Scandinavie, voir p. ex. Braunmüller 2001, Warter 2001, Golinski / Doetjes 2005 et Braunmüller 2008.



ment le linguiste doit agir « [...] pour reconnaître et identifier comme tel un langage particulier » (Hjelmslev 1968, 156) et qui, en fin de compte, l'avait conduit à esquisser les fondements de la linguistique variationnelle. Toutefois, ce problème ne concerne pas seulement le linguiste, mais peut toucher chaque locuteur à partir du moment où son *I-language* entre en contact avec l'*I-language* d'un autre locuteur dans un contexte extralinguistiquement ambigu.

Reste à voir si les différents courants qui défendent l'inclusion de l'extralinguistique dans la recherche et ceux qui préconisent une concentration sur l'intralinguistique seront capables, dans les années à venir, de communiquer scientifiquement pour aborder ce type de problème, qui, à cause de sa situation précaire entre des tranchées bien entretenues, s'avère délaissé au profit des hinterlands familiers et bien soignés<sup>94</sup>.

Université de Zurich

Harald VÖLKER

## 5. Références bibliographiques

ALLR = Lanher / Litaize / Richard 1988.

Albrecht, Jörn, 1986. « „Substandard“ und „Subnorm“. Die nicht-exemplarischen Ausprägungen der „Historischen Sprache“ aus varietätenlinguistischer Sicht », in: Holtus / Radtke, 65-88.

Althaus, Hans Peter / Henne, Helmut / Wiegand, Herbert Ernst (ed.), <sup>2</sup>1980. *Lexikon der Germanistischen Linguistik*, 4 vol., Tübingen, Niemeyer.

ALW 1 = Remacle 1953.

ALW 2 = Remacle 1969.

<sup>94</sup> Une première version de ce texte a été présentée le 30 novembre 2007 à Innsbruck lors des Journées d'études ayant pour titre « Faut-il réécrire l'histoire du français ? Les variations diachroniques et synchroniques du français » organisées par Françoise Gadet, Maria Iliescu, Eva Lavric et David Trotter dans le cadre du *Pôle interdisciplinaire d'études françaises de l'Université d'Innsbruck* (voir ici vol. 72, 250 s. ainsi que 287-294). Je tiens à remercier les organisateurs et les participants de ce colloque, ainsi qu'Elisabeth Berg, Barbara De Angelis, Hans Jörg Döhla, Marc Duval, Martin-Dietrich Gleßgen, Yan Greub, Peter Koch, Michele Loporcaro, Stefania Maffei, France Martineau, Charlotte Meisner, Guido Mensching, Natascha Pomino, Anna Katharina Richter, Lene Schøsler, Christian Seidl, Elisabeth Stark, André Thibault, Claire Vachon, Horst Völker et François Zufferey qui par leur retour ou leurs réponses à mes questions m'ont aidé considérablement à préciser mes idées.

La versione finale di questo articolo è stata elaborata in gran parte a Pasqua 2009 ad Avezzano (AQ). Vorrei rivolgere un pensiero agli studenti ed ai colleghi dell'Università degli Studi dell'Aquila, colpiti brutalmente dal terremoto del 6 aprile 2009. Che la vostra università rifiorisca al più presto !

- Ammon, Ulrich / Arnuzzo-Lanszweert, Anna M., 2001. «Varietätenlinguistik / Linguistique des variétés», in: Holtus / Metzeltin / Schmitt 1988-2005, vol. I/2: *Methodologie (Sprache in der Gesellschaft / Sprache und Klassifikation / Datensammlung und -verarbeitung) / Méthodologie (Langue et société / Langue et classification / Collection et traitement des données)*, Tübingen, Niemeyer, 793-823.
- Auer, Peter, 2000. «Wünsche an die Soziolinguistik zur Jahrhundertwende», in: *Sociolinguistica* 14, 1-4.
- Bally, Charles / Sechehaye, Albert (1960). «Préface de la première édition», in: Sausure <sup>5</sup>1960, 7-11.
- Barth, Erhard, 1974. «Zur Sprachtheorie von Louis Hjelmslev», in: Hjelmslev, Louis. *Aufsätze zur Sprachwissenschaft*, Stuttgart, Klett, v-xx.
- Bartschat, Brigitte, 1996. *Methoden der Sprachwissenschaft. Von Hermann Paul bis Noam Chomsky*, Berlin, Schmidt.
- Berschin, Helmut 2001. «Interne und externe Sprachgeschichte / Histoire interne et histoire externe des langues», in: Holtus / Metzeltin / Schmitt 1988-2005, vol. I/2: *Methodologie (Sprache in der Gesellschaft / Sprache und Klassifikation / Datensammlung und -verarbeitung) / Méthodologie (Langue et société / Langue et classification / Collection et traitement des données)*, Tübingen, Niemeyer, 628-637.
- Blanche-Benveniste, Claire, 1997. «La notion de variation syntaxique dans la langue parlée», in: *Langue Française* 115, 19-29.
- Bloch, Oscar / Wartburg, Walther von, <sup>5</sup>1968. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF.
- Blumenthal, Peter, 2003. «Der Begriff der externen und internen Sprachgeschichte in der Romanistik», in: Ernst / Gleßgen / Schmitt / Schweickard, 38-45.
- Borodina, M[elitina] A., 1964. «Le dialecte lorrain du français (étude de géographie linguistique d'un dialecte)», in: *Kwartalnik Neofilologiczny* 11, 341-360.
- Бородина, М. А. [= Borodina, Melitina A.], 1966. *Проблемы лингвистической географии (на материале диалектов французского языка)*, Москва / Ленинград, Наука.
- Braunmüller, Kurt, 2001. *Semicommunication and Accomodation. Observations from the Linguistic Situation in Scandinavia*, Hamburg, Sonderforschungsbereich 538.
- Braunmüller, Kurt, 2008. *On the relevance of receptive multilingualism in a globalised world. Theory, history and evidence from today's Scandinavia*, Hamburg, Sonderforschungsbereich 538.
- Bruneau, Charles, 1926. *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne*, vol. 2: *M-Y*, Paris, Champion.
- Bruneau, Charles, 1949. «La négation en wallon namurois», in: *Mélanges de philologie romane et de littérature médiévale offerts à Ernest Hæpffner, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honoraire de la faculté des lettres de Strasbourg, par ses élèves et ses amis*, Paris, Les Belles Lettres, 45-52.
- Brunot, Ferdinand, 1905. *Histoire de la langue française des origines à 1900*, vol. 1: *De l'époque latine à la Renaissance*, Paris, Colin.

- Buchmüller-Pfaff, Monika, 1990. *Siedlungsnamen zwischen Spätantike und frühem Mittelalter. Die -(i)acum-Namen der römischen Provinz Belgica Prima*, Tübingen, Niemeyer.
- Cahen, Gilbert, 1974. « Écrivains et clercs. Recherches sur la rédaction des chartes et des contrats à Metz pendant le second quart du XIII<sup>e</sup> siècle », in: *Mémoires de l'Académie Nationale de Metz* 155/2, 67-101.
- Cerquiglini, Bernard, 2007. *Une langue orpheline*, Paris, Éditions de Minuit.
- Chambon, Jean-Pierre / Davidsdottir, Rosa, 2007. « Approche de la déclinaison des substantifs en ancien français. De Moignet à Skårup (lecture critique et suggestions) », in: *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* 102, 173-192.
- Chomsky, Noam, 1986. *Knowledge of Language. Its Nature, Origin, and Use*, New York / Westport / London, Praeger.
- Chomsky, Noam, 1995. *The Minimalist Program*, Cambridge, MIT Press.
- Conrad, Rudi (ed.), <sup>2</sup>1988. *Lexikon sprachwissenschaftlicher Termini*, Leipzig, VEB Bibliographisches Institut.
- Coseriu, Eugenio, 1966. « Structure lexicale et enseignement du vocabulaire », in: *Actes du premier colloque international de linguistique appliquée. Organisée par la Faculté des Lettres et des Sciences humaines de l'Université de Nancy (26-31 octobre 1964)*, Nancy, Mémoires des Annales de l'Est, 175-217.
- Coseriu, Eugenio, 1969. « Georg von der Gabelentz et la linguistique synchronique », in: *Gabelentz 1969*, 5-40.
- Dardel, Robert de / Wüest, Jakob, 1993. « Les systèmes casuels du protoroman. Les deux cycles de simplification », in: *Vox Romanica* 52, 25-65.
- Dees, A[nthonij], 1978. « 'A toz cels qui cez lettres verront'. La déchéance de la déclinaison et l'ordre des mots », in: *Stuip, R[ené] E. (ed.), Langue et littérature françaises du moyen âge*, Assen / Amsterdam, van Gorcum, 2-11.
- Dees, Anthonij, 1980. *Atlas des formes et des constructions des chartes françaises du 13<sup>e</sup> siècle*, avec le concours de Pieter Th. van Reenen et de Johan de Vries, Tübingen, Niemeyer.
- Dittmar, Norbert, <sup>2</sup>2004. « Forschungsgeschichte der Soziolinguistik (seit Verwendung dieses Ausdrucks / History of Research on Sociolinguistics (after Coining of the Term) », in: *Ammon, Ulrich / Dittmar, Norbert / Mattheier, Klaus J. / Trudgill, Peter (ed.). Sociolinguistics. An International Handbook of the Science of Language and Society / Soziolinguistik. Ein internationales Handbuch zur Wissenschaft von Sprache und Gesellschaft*, Berlin / New York, de Gruyter, 698-720.
- Dubois, Jean (ed.), 1994. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse.
- Dufter, Andreas / Stark, Elisabeth, 2002. « La variété des variétés: combien de dimensions pour la description? Quelques réflexions à partir du français », in: *Romanistisches Jahrbuch* 53, 81-107.
- Dufter, Andreas / Stark, Elisabeth, 2007. « La linguistique variationnelle et les changements linguistiques 'mal compris'. Le cas du *ne* de négation », in: *Combettes, Bernard / Marchello-Nizia, Christiane (ed.), Études sur le changement linguistique en français*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 115-128.

- Ernst, Gerhard / Gleßgen, Martin-Dietrich / Schmitt, Christian / Schweickard, Wolfgang (ed.), 2003. *Romanische Sprachgeschichte. Ein internationales Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen / Histoire linguistique de la Romania. Manuel international d'histoire linguistique de la Romania*, vol. 1, Berlin / New York, de Gruyter.
- Feller, Jules, 1931. « Français et dialectes chez les auteurs belges du moyen âge », in : *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie & Dialectologie* 5, 33-92.
- FEW = Wartburg 1922–2002.
- Flydal, Leiv, 1952. « Remarques sur certains rapports entre le style et l'état de langue », in : *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 16, 241-258.
- Gabelentz, Georg von, 1969. *Die Sprachwissenschaft, ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*, durchgesehener Nachdruck der zweiten Auflage von 1901, Tübingen, Narr.
- Gadet, Françoise, 1996. « Variabilité, variation, variété : le français d'Europe », in : *Journal of French Language Studies* 6, 75-98.
- Gadet, Françoise, 1997. « La variation, plus qu'une écume », in : *Langue Française* 115, 5-18.
- Gadet, Françoise, 2003a. « Is there a French theory of variation ? », in : *International Journal of the Sociology of Language* 160, 17-40.
- Gadet, Françoise, 2003b. « La signification sociale de la variation », in : *Romanistisches Jahrbuch* 54, 98-114.
- Gadet, Françoise, 2009. « Un regard dialinguistique sur les « français marginaux » », in : Baronian, Luc / Martineau, France (ed.), *Le français d'un continent à l'autre. Mélanges offerts à Yves Charles Morin*, Québec, Presses de l'Université Laval, 171-191.
- Gärtner, Kurt / Holtus, Günter / Rapp, Andrea / Völker, Harald (ed.), 2001. *Skripta, Schreiblandschaften und Standardisierungstendenzen: Urkundensprachen im Grenzbereich von Germania und Romania im 13. und 14. Jahrhundert. Beiträge zum Kolloquium vom 16. bis 18. September 1998 in Trier*, Trier, Kliomedien.
- Gamillscheg, Ernst, <sup>2</sup>1969. *Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache*, Heidelberg, Winter.
- Gdf = Godefroy 1881-1902.
- Gleßgen, Martin-Dietrich, 2007. *Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, Colin.
- Gleßgen, Martin-Dietrich / Lebsanft, Franz (ed.), 1997. *Alte und neue Philologie*. Tübingen, Niemeyer.
- Godefroy, Frédéric, 1881-1902. *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, 10 vol., Paris, Vieweg / Bouillon.
- Golinski, Bernadette / Doetjes, Gerard, 2005. *Sprachverstehensuntersuchungen im semikommunikativen Kontext*, Hamburg, Sonderforschungsbereich 538.
- Grewendorf, Günther, 2002. *Minimalistische Syntax*, Tübingen / Basel, Francke.
- Hansen, Anita Berit / Malderez, Isabelle, 2004. « Le ne de négation en région parisienne : une étude en temps réel », in : *Langage et Société* 107, 5-30.

- Harris, Roy, <sup>2</sup>2003. *Saussure and his Interpreters*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- Herslund, Michael, 2001. «Glossématique», in: Holtus / Metzeltin / Schmitt, vol. I/1, 314-321.
- Hjelmslev, Louis, 1928. *Principes de grammaire générale*, København, Høst og Søn.
- Hjelmslev, Louis, 1942. «Langue et parole», in: *Cahiers Ferdinand de Saussure* 2, 29-44.
- Hjelmslev, Louis, 1943. *Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse*, København, Munksgaard (franç.: *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1968; allem.: *Prolegomena zu einer Sprachtheorie*, München, Hueber, 1974).
- Holtus, Günter, 1978. «Zu einigen Beschreibungsversuchen der Varietäten und Strukturen der französischen Gegenwartssprache», in: *Französisch heute* 9, 161-169.
- Holtus, Günter, 1992. «En torno a una lingüística variacional de la lengua asturiana», in: *Lletres asturianas* 43, 21-36.
- Holtus, Günter, 2007. «„Aus der Perspektive eines überzeugten Gesamtromanisten...“», in: Dahmen, Wolfgang / Schlösser, Rainer (ed.), *Sexaginta. Festschrift für Johannes Kramer*, Hamburg, Buske, 163-175.
- Holtus, Günter / Körner, Anja / Völker, Harald, 2001. «‘Endogene’ und ‘exogene’ Analogien. Hyperkorrektismen und andere Analogienbildungen in den altfranzösischen Urkunden der Grafen von Luxemburg (1237-1281)», in: Henrard, Nadine / Moreno, Paola / Thiry-Stassin, Martine (ed.), *Convergences médiévales. Épopée, lyrique, roman. Mélanges offerts à Madeleine Tyssens*, Bruxelles, De Boeck, 257-270.
- Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (ed.), 1988-2005. *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, 8 vol., Tübingen, Niemeyer.
- Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian, 2005. «Introduction», in: Holtus / Metzeltin / Schmitt vol. 8, 7-11.
- Holtus, Günter / Overbeck, Anja / Völker, Harald, 2003. *Luxemburgische Skriptastudien. Edition und Untersuchung der altfranzösischen Urkunden Gräfin Ermesindes (1226-1247) und Graf Heinrichs V. (1247-1281) von Luxemburg*, Tübingen, Niemeyer.
- Holtus, Günter / Radtke, Edgar (ed.), 1983. *Varietätenlinguistik des Italienischen*, Tübingen, Narr.
- Holtus, Günter / Radtke, Edgar (ed.), 1986-1990, *Sprachlicher Substandard*, 3 vol., Tübingen, Narr.
- Holtus, Günter / Sánchez Miret, Fernando, 2008. «Romanitas», *Filología Románica, Romanística*, Tübingen, Niemeyer.
- Holtus, Günter / Völker, Harald, 1998. «Frontière linguistique et exonymie. Des noms de lieux en -(i)acum dans les actes du XIII<sup>e</sup> siècle en comté de Luxembourg», in: Faucon, J.- Claude / Labbé, Alain / Quérue, Danielle (ed.), *Miscellanea Mediaevalia. Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Paris, Champion, 679-690.
- Hovdhaugen, Even, 2002. «Nordiske romanisters bidrag til allmennlingvistikken», in: *Romansk Forum* 16, 1-10 (accessible sous [www.duo.uio.no/roman](http://www.duo.uio.no/roman)).

- Hovdhaugen, Even / Karlsson, Fred / Henriksen, Carol / Sigurd, Bengt, 2000. *The History of Linguistics in the Nordic Countries*, [Helsinki], Societas Scientiarum Fennica.
- Imbs, Paul, 1971-1994. *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle (1789-1960)*, 16 vol., Paris, CNRS / Gallimard.
- Inhoffen, Nicole, 1992. «Lengua hablada y lengua escrita», in: Holtus / Metzeltin / Schmitt 1988-2005, vol. VI/1: *Aragonesisch / Navarresisch, Spanisch, Asturianisch / Leonesisch / Aragonés / Navarro, Español, Asturiano / Leonés*, Tübingen, Niemeyer, 233-253.
- Jespersen, Otto, 1924. *The Philosophy of Grammar*, London, Allen & Unwin [trad. française: *La philosophie de la grammaire*, Paris, Gallimard, 1992].
- Kabatek, Johannes, 2000a. «La variation linguistique dans le domaine des langues romanes. Théorie et réalité empirique», in: Englebert, Annick / Pierrard, Michel / Rosier, Laurence / Van Raemdonck, Dan (ed.), *Actes du XXII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes. Bruxelles, 23-29 juillet 1998*, vol. 3: *Vivacité et diversité de la variation linguistique. Travaux de la section «Dialectologie, géolinguistique, sociolinguistique»*, Tübingen, Niemeyer, 215-224.
- Kabatek, Johannes, 2000b. «L'oral et l'écrit. Quelques aspects théoriques d'un «nouveau» paradigme dans le canon de la linguistique romane», in: Dahmen, Wolfgang, et al. (ed.), *Kanonbildung in der Romanistik und in den Nachbarwissenschaften. Romanistisches Kolloquium XIV*, Tübingen, Narr, 305-320.
- Kawaguchi, Yuji, 2006. «Usage-Based Approach to Linguistic Variation. Evidence from French and Turkish», in: Kawaguchi, Yuji / Zaima, Susumu / Takagaki, Toshihiro (ed.), *Spoken Language Corpus and Linguistic Informatics*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins, 247-267.
- Kielhöfer, Bernd, 1997. *Französische Kindersprache*, Tübingen, Stauffenburg.
- Kiesler, Reinhard, 1995. «Français parlé = française Umgangssprache?», in: *Zeitschrift für romanische Philologie* 111, 375-406.
- Klausenburger, Jürgen, 1990. «Geometry in morphology. The Old French case system», in: *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung* 43, 327-333.
- Klenk, Ursula, 2003. *Generative Syntax*, Tübingen, Narr.
- Koch, Peter, 2002. «Diachronische Varietätenlinguistik: extern und intern», in: Wesch, Andreas / Weidenbusch, Waltraud / Kailuweit, Rolf / Laca, Brenda (ed.), *Sprachgeschichte als Varietätengeschichte. Beiträge zur diachronen Varietätenlinguistik des Spanischen und anderer romanischer Sprachen anlässlich des 60. Geburtstages von Jens Lüdtke / Historia de las variedades lingüísticas. Estudios sobre el español y otras lenguas románicas reunidos con motivo de los 60 años de Jens Lüdtke*, Tübingen, Stauffenburg.
- Koch, Peter, 2003. «Romanische Sprachgeschichte und Varietätenlinguistik», in: Ernst / Gleßgen / Schmitt / Schweickard, 102-124.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 1985. «Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte», in: *Romanistisches Jahrbuch* 36, 15-43.

- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 1990. *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen, Niemeyer.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 2001. «Langage parlé et langage écrit / Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache», in: Holtus / Metzeltin / Schmitt 1988-2005, vol. 1/2: *Methodologie (Sprache in der Gesellschaft / Sprache und Klassifikation / Datensammlung und -verarbeitung) / Méthodologie (Langue et société / Langue et classification / Collection et traitement des données)*, Tübingen, Niemeyer, 2001, 584-627.
- Kramer, Johannes, 1999. «Die Romanistik zwischen theoretischem Höhenflug und praktischer Bodenhaftung», in: *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 109, 55-62.
- Kramer, Johannes, 2004. «Linguistische Romanistik heute. Plädoyer für die Bevorzugung des Besonderen vor dem Allgemeinen», in: *Romanische Forschungen* 116, 66-73.
- Kroch, Anthony, 1989. «Reflexes of Grammar in Patterns of Language Change», in: *Language Variation and Change* 1, 199-244.
- Labov, William, 2004. «Quantitative Analysis of Linguistic Variation / Quantitative Analyse sprachlicher Variation», in: Ammon, Ulrich / Dittmar, Norbert / Mattheier, Klaus J. / Trudgill, Peter (ed.). *Sociolinguistics. An International Handbook of the Science of Language and Society / Soziolinguistik. Ein internationales Handbuch zur Wissenschaft von Sprache und Gesellschaft*, Berlin / New York, de Gruyter, 6-21.
- Lanher, Jean, 1972. «Une graphie curieuse dans les chartes des Vosges antérieures à 1270», in: Straka, Georges (ed.), *Les dialectes de France au Moyen Âge et aujourd'hui. Domaines d'oïl et domaine franco-provençal. Colloque organisé par le Centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg du 22 au 25 mai 1967*, Paris, Klincksieck, 337-348.
- Lanher, Jean, 1976. *Contribution à l'étude d'une scripta diplomatique en Lorraine. Actes en langue vulgaire antérieurs à 1271, conservés dans le département des Vosges*. Thèse pour le doctorat d'état, Paris-Sorbonne.
- Lanher, Jean / Litaize, Alain / Richard, Jean, 1988. *Atlas linguistique et ethnographique de la Lorraine romane*, vol. 4: *Morphologie – Divers*, Paris, CNRS.
- Lebsanft, Franz, 2005. «Historical Romance Linguistics. The Future of a Discipline», in: *La Corónica* 34, 2002-207.
- Martineau, France, 2009. «Modeling Change. A Historical Sociolinguistics Perspective on French Negation», in: Kawaguchi, Yuji / Durand, Jacques / Minegishi, Makoto (ed.), *Corpus Analysis and Variation in Linguistics*, Amsterdam / Philadelphia, Benjamins, 159-178.
- Martineau, France / Mougeon, Raymond, 2003. «A Sociolinguistic Study of the Origins of *ne* Deletion in European and Quebec French», in: *Language* 79, 118-152.
- Meisel, Jürgen M. / Schwarze, Christoph, 2002. «Romanistische Linguistik heute. Das Besondere und das Allgemeine», in: *Romanische Forschungen* 114, 423-444.

- Meisner, Charlotte, 2008. *Die Realisierung und Auslassung der Negationspartikel ne im gegenwartssprachlichen Französisch. Eine Analyse sprachinterner und externer Faktoren anhand eines Korpus und einer Sprecherbefragung*, Berlin, Mémoire de maîtrise à la Freie Universität Berlin.
- Mensching, Guido, 2005. «Variación sintáctica, lingüística de corpus y gramática generativa. Teorías, métodos y problemas», in: Knauer, Gabriele / Bellosta von Colbe, Valeriano (ed.), *Variación sintáctica en español. Un reto para las teorías de la sintaxis*, Tübingen, Niemeyer, 13-33.
- Mensching, Guido, 2008. «Nähesprache versus Distanzsprache. Überlegungen im Rahmen der generativen Grammatik», in: Stark, Elisabeth / Schmidt-Riese, Roland / Stoll, Eva (ed.), *Romanische Syntax im Wandel*, Tübingen, Narr, 1-29.
- Meyer-Lübke, Wilhelm, <sup>5</sup>1972. *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter.
- Müller, Bodo, 1975. *Das Französische der Gegenwart. Varietäten, Strukturen, Tendenzen*, Heidelberg, Winter, 1975.
- Objartel, Georg, <sup>2</sup>1980. «Sprachstadium», in: Althaus / Henne / Wiegand, vol. 3, 557-563.
- Oesterreicher, Wulf, 2001. «La <recontextualización> de los géneros medievales como tarea hermenéutica», in: Jacob, Daniel / Kabatek, Johannes (ed.), *Lengua medieval y tradiciones discursivas en la Península Ibérica. Descripción general – pragmática histórica – metodología*, Frankfurt a. M./Madrid, Vervuert, 199-231.
- Orioles, Vincenzo, 1989. «Il conflitto di sistemi come fattore di mutamento: il caso della ipercorrezione», in: Orioles, Vincenzo (ed.), *Modelli esplicativi della diacronia linguistica. Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia (Pavia, 15-17 settembre 1988)*, Pisa, Giardini, 111-152.
- Pensado, Carmen, 1986. «Inversion de marquage et perte du système casuel en ancien français», in: *Zeitschrift für romanische Philologie* 102, 271-296.
- Pfister, Max, 1993. «Scripta et koinè en ancien français aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles?», in: Knecht, Pierre / Marzys, Zygmunt / Destraz, Dominique (ed.), *Écriture, langues communes et normes. Formation spontanée de koinès et standardisation dans la Galloromania et son voisinage. Actes du colloque tenu à l'Université de Neuchâtel du 21 au 23 septembre 1988*, Genève, Droz, 17-41.
- Pfister, Max, 2001. «Nordöstliche Skripten im Grenzbereich Germania-Romania vor 1300», in: Gärtner / Holtus / Rapp / Völker (ed.), 223-244.
- Pitz, Martina, 2001. «Volkssprachige Originalurkunden aus Metzger Archiven bis zum Jahr 1270», in: Gärtner / Holtus / Rapp / Völker (ed.), 295-392.
- Pope, Mildred K., <sup>2</sup>1952. *From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman. Phonology and Morphology*, Manchester, Manchester University Press.
- Prüßmann-Zemper, Helga, 1990. «Französisch: Varietätenlinguistik des Französischen», in: Holtus / Metzeltin / Schmitt, vol. V/1: *Die einzelnen romanischen Sprachen und Sprachgebiete von der Renaissance bis zur Gegenwart: Französisch*, 830-843.



- Raible, Wolfgang, 1998. «Mögliche Partnerschaften. Romanische Sprachwissenschaft in der Diskussion», in: *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 108, 258-263.
- Raible, Wolfgang, 2006. *Medienkulturgeschichte. Mediatisierung als Grundlage unserer kulturellen Entwicklung*, Heidelberg, Winter.
- Reichert, Winfried, 1997. «*In lingua Guallica sive Romana pro comoditate domini*. Beobachtungen zum Aufkommen volkssprachiger Urkunden in der Grafschaft Luxemburg», in: Gärtner, Kurt / Holtus, Günter (ed.), *Urkundensprachen im germanisch-romanischen Grenzgebiet. Beiträge zum Kolloquium am 5./6. Oktober 1995 in Trier, Mainz, Zabern*, 369-489.
- Remacle, Louis, 1948. *Le problème de l'ancien wallon*, Liège, Faculté de Philosophie et Lettres.
- Remacle, Louis, 1953-1969. *Atlas linguistique de la Wallonie. Tableau géographique des parlers de la Belgique romane d'après l'enquête de † Jean Haust et des enquêtes complémentaires*, vol. 1: *Introduction générale. Aspects phonétiques*, 1953, vol. 2: *Aspects morphologiques*, 1969, Liège, Vaillant-Carmanne.
- Remacle, Louis, 1992. *La différenciation dialectale en Belgique romane avant 1600*, Genève, Droz.
- REW = Meyer-Lübke <sup>4</sup>1968.
- RSG 1 = Ernst / Gleßgen / Schmitt / Schweickard 2003.
- Saussure, Ferdinand de, <sup>5</sup>1960. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Schøsler, Lene, 1984. *La déclinaison bicasuelle de l'ancien français. Son rôle dans la syntaxe de la phrase, les causes de sa disparition*, Odense, Odense University Press.
- Schrott, Angela / Völker, Harald, 2005. «Historische Pragmatik und historische Varietätenlinguistik. Traditionen, Methoden und Modelle in der Romanistik», in: Schrott, Angela / Völker, Harald (ed.), *Historische Pragmatik und historische Varietätenlinguistik in den romanischen Sprachen*, Göttingen, Göttinger Universitätsverlag, 1-22.
- Sobrero, Alberto A. (ed.), 1993. *Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Roma / Bari, Laterza.
- Söll, Ludwig, 1974. *Gesprochenes und geschriebenes Französisch*, Berlin, Schmidt.
- Sornicola, Rosanna, 2007. «Riflessioni sullo studio del cambiamento morfosintattico dalla prospettiva di un romanista: Sincronia e diacronia rivisitate», in: *Revue de Linguistique Romane* 71, 5-64.
- Stanovaïa, Lydia A., 1993. «Sur la déclinaison bicasuelle en ancien français. Point de vue scriptologique», in: *Travaux de Linguistique et de Philologie* 31, 163-182.
- Stark, Elisabeth, 2004. «L'italiano parlato – varietà storica o variazione universale?», in: Leoni, Federico Albano / Cutugno, Francesco / Pettorino, Massimo / Savy, Renata (ed.), *Il parlato italiano. Atti del convegno nazionale, Napoli, 13-15 febbraio 2003*, Napoli, D'Auria, CD-ROM sans indication de pages.
- Thelen, Udo, 1999. *Sprachliche Variation und ihre Beschreibung. Zur Markierungspraxis in der französischen Sprachlehre und Grammatikographie zwischen Maas und Rhein vom 16. bis zum 18. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer.
- TL = Tobler / Lommatzsch 1925-.

TLF = Imbs 1971-1994.

Tobler, Adolf / Lommatzsch, Erhard, 1925-. *Altfranzösisches Wörterbuch*, Adolf Toblers nachgelassene Materialien, bearbeitet von Erhard Lommatzsch, weitergeführt von Hans Helmut Christmann, vollendet von Richard Baum und Willi Hirdt, vol. 1-, Berlin, Weidmann, à partir du vol. 3 Wiesbaden / Stuttgart, Steiner.

Vincenz, André de, 1977. « Nachwort », in : Weinreich, Uriel, 1977. *Sprachen in Kontakt. Ergebnisse und Probleme der Zweisprachigkeitsforschung*, München, Beck, 239-281.

*Vitenskapelig ansatte ved UiO 1813-1984 fakultetsvis*. Page web sans auteur: <http://www.hf.uio.no/forskningsprosjekter/ffu/FaktaUiO/databaser/vafak.html#FILOSOFI> (15/12/2008)

Völker, Harald, 2000a. « Altfranzösisch in deutscher Feder ? Sprache und Verwaltung in der Grafschaft Luxemburg im 13. Jahrhundert », in : Dahmen, Wolfgang, et al. (ed.), *Schreiben in einer anderen Sprache. Zur Internationalität romanischer Sprachen und Literaturen. Romanistisches Kolloquium XIII*, Tübingen, Narr, 35-52.

Völker, Harald, 2000b. « Chartes luxembourgeoises du XIII<sup>e</sup> siècle: Scripta régionale, locale ou < individuelle > ? », in : Englebert, Annick / Pierrard, Michel / Rosier, Laurence / Van Raemdonck, Dan (ed.), *Actes du XXII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes. Bruxelles, 23-29 juillet 1998*, vol. 5: « Les manuscrits ne brûlent pas ». *Travaux de la section « Philologie, codicologie, édition de textes »*, Tübingen, Niemeyer, 159-166.

Völker, Harald, 2001. « Die Skriptaforschung als eine Philologie der Varietäten. Zur Negation mit (*ne*) ... *nient* in den altfranzösischen Urkunden der Grafen von Luxemburg (1237-1281) », in : Gärtner / Holtus / Rapp / Völker, 75-104.

Völker, Harald, 2003. *Skripta und Variation. Untersuchungen zur Negation und zur Substantivflexion in altfranzösischen Urkunden der Grafschaft Luxemburg (1237-1248)*, Tübingen, Niemeyer.

Völker, Harald, 2004. « Bedeutungsebenen und Bedeutungswandel. Mit vier Beispielen aus der altfranzösischen Urkundensprache », in : Lebsanft, Franz / Gleßgen, Martin-Dietrich (ed.), *Historische Semantik in den romanischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer, 165-179.

Völker, Harald, 2005. « Hypertextstrukturen in historischen Textkorpora », in : Pusch, Claus D. / Kabatek, Johannes / Raible, Wolfgang (ed.), *Romanistische Korpuslinguistik II: Korpora und diachrone Sprachwissenschaft / Romance Corpus Linguistics II: Corpora and Diachronic Linguistics*, Tübingen, Narr.

Völker, Harald, 2007. « A 'practice of the variant' and the origins of the standard. Presentation of a variationist linguistics method for a corpus of Old French charters », in : *Journal of French Language Studies* 17, 207-223.

Völker, Harald, sous presse. « Edición de textos, hipertextos y lexicografía », in : *Actes du XXV<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes. Innsbruck*, Tübingen, Niemeyer.

Vogt, Hans, 1947. « Språkssystem og språkutvklning », in : *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap* 14, 293-304.

- Wagner, Robert-Léon, 1949. « En marge d'un problème de syntaxe (L'ordre de phrase sujet + verbe) », in: *Mélanges de philologie romane et de littérature médiévale offerts à Ernest Hæpffner, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, doyen honoraire de la faculté des lettres de Strasbourg, par ses élèves et ses amis*, Paris, Les Belles Lettres, 53-62.
- Wagner, Robert L. / Pinchon, Jacqueline, 1991. *Grammaire du français classique et moderne*, [Paris], Hachette.
- Wandruszka, Mario, 1982. « Variation, Variable, Variabilität, Variante, Varietät », in: Heinz, Sieglinde / Wandruszka, Ulrich (ed.), *Festschrift für Helmut Stimm zum 65. Geburtstag. Fakten und Theorien. Beiträge zur romanischen und allgemeinen Sprachwissenschaft*, Tübingen, Narr, 335-342.
- Wartburg, Walther von, 1922-2002. *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*, 25 vol., Bonn / Basel et al., Schroeder / Zbinden et al.
- Warner, Per, 2001. *Lexical Identification and Decoding Strategies in Interscandinavian Communication*, Hamburg, Sonderforschungsbereich 538.
- Weinreich, Uriel, 1952. *Research Problems in Bilingualism with Special Reference to Switzerland*, New York, Columbia University.
- Weinreich, Uriel, 1953. *Languages in Contact. Findings and Problems*, New York, Linguistic Circle of New York (alem. *Sprachen in Kontakt. Ergebnisse und Probleme der Zweisprachigkeitsforschung*, München, Beck, 1977).
- Weinreich, Uriel, 1954. « Is a Structural Dialectology Possible? », in: *Word* 10, 388-400.
- Woledge, Brian, 1979. *La syntaxe des substantifs chez Chrétien de Troyes*, Genève, Droz.